VOLUME VII — WINNIPEG, MARDI, 9 SEPTEMBRE 1919 — NUMERO 13

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - $2.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la WEST C[illegible]DA PUB. CO. LTD. 619 A[illegible]cMcDermot Téléphones [illegible]arry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

INSPECTEURS D'ECOLES

Le gouvernement de Manitoba a un personnel de vingt-cinq inspecteurs d'écoles, peut-être davantage, car nous apprenons qu'on a fait deux nominations dernièrement. Jusqu'à ces derniers jours la population catholique était représentée par deux inspecteurs, Messieurs Goulet et Brunet; c'était modeste comme proportion, mais c'était quelque chose.

Le gouvernement vient de demander la résignation de M. Brunet. C'est un acte sectaire qu'il vient de commettre, et c'est un manque à la plus élémentaire justice. Nous n'en sommes pas du tout surpris, car nous avons appris de longue date à juger du Ministre de l'Instruction publique, à ses actes. Nous ne croyons plus qu'aux actes; celui que vient de poser le gouvernement reste parfaitement dans sa tradition.

Si l'élément français a du coeur, il gardera fidèle mémoire de cette nouvelle preuve de sectarisme et d'étroitesse de vues. Il y a un temps pour tout; même quand on est moins fort que d'autres, on peut avoir son tour quand on sait l'attendre avec la détermination de ne fléchir jamais sur des questions où fléchir serait se déshonorer et mentir à l'histoire de tout du passé.

Nous ne tenons pas à faire de plus amples réflexions, car nous n'aimons pas à perdre notre temps. Nous nous devions d'enregistrer l'acte que vient de poser le Ministre de l'Instruction publique, et de le présenter, dans sa brutalité, à la considération de ceux qui croient encore que des citoyens qui partagent le fardeau des charges à l'égal des autres, ont le devoir de ne pas oublier les coups de pieds de ceux qui leur refusent, d'une manière si persévérante, ce que la plus élémentaire justice leur fait un devoir de concéder.

PROGRAMMES SURCHARGES

Une dépêche de Québec aux quotidiens de Winnipeg annonce d'assez importants changements dans les programmes scolaires de la vieille province. Comme il n'est pas permis, — à moins que l'intérêt ne le commande, — de reconnaitre les mérites de la province de Québec, l'auteur de la dépêche l'a cuisinée de façon à ce qu'elle apparût surtout comme la reconnaissance par les autorités scolaires de Québec d'une erreur dans leurs méthodes d'enseignement, dans leur système d'éducation.

En pratique, chez les catholiques de la province de Québec, le clergé a la haute main en matière d'instruction publique. L'Etat se contente d'y aider le père de famille. Il ne s'y croit ni omnipotent, ni omniscient. Il laisse aux spécialistes intelligents, aux éducateurs de carrière, la solution du problème de l'enseignement. Cette attitude logique et intelligente a aux yeux de nos concitoyens des provinces anglaises le déplorable résultat de ne pas battre en brèche l'influence de l'Eglise. D'où il s'en suit qu'ils la condamnent tout simplement et s'efforcent de la présenter sous les dehors d'un régime d'obscurantisme, d'ignorance moyennâgeuse.

De la petite dépêche savamment cuisinée pour lui donner l'allure d'une confession d'erreur de la part de la province de Québec, il découle nettement que les autorités scolaires québecoises s'apprêtent à promener l'émondoir dans le programme scolaire de leurs écoles. Là, comme dans toutes les provinces, on se plaint de la surcharge des programmes. Il est vrai que le mal y est beaucoup moins avancé que dans les autres provinces, car on n'a pas dans Québec rejeté le vieil enseignement; on s'est contenté d'y ajouter. Mais il est évident que c'était exagéré. L'expérience l'a démontré; aussi s'empresse-t-on de revenir au bon sens.

Pourquoi nos autorités scolaires n'en feraient-elles pas autant?

Que notre programme scolaire soit congestionné à crever et à faire crever le cerveau des enfants, c'est admis de tous. Le mal est connu même depuis longtemps. On a un jour essayé d'y porter remède. Mais avec l'esprit pratique qui caractérise nos autorités scolaires on a, sous prétexte d'émonder le programme de nos écoles et de n'y faire entrer que le strict nécessaire, fini par en édifier un plus lourd que celui qu'on voulait alléger.

Cela se comprend. Aussi longtemps qu'on ne voudra pas se rendre à l'élémentaire vérité que le cerveau de l'enfant n'est pas le cerveau d'un universitaire, on n'arrivera à rien de bon. Un cerveau d'enfant n'est capable d'emmagasiner qu'une certaine somme d'instruction. Il en est de son cerveau comme de son estomac. Si vous lui en donnez trop, non seulement il en sera malade, mais il ne digérera, n'assimilera même pas ce qu'il pourrait normalement digérer et assimiler. Un bambin de dix ans, par exemple, n'a que faire de s'user les méninges sur des sujets qu'il est incapable de comprendre, de pénétrer et qui ne lui seront d'aucune utilité plus tard. Une plus grande erreur, c'est de l'obliger, comme on le fait dans nos écoles, à éparpiller ses forces sur une vingtaine de sujets, au-dessus de ses aptitudes et hors du champ de ses nécessités. Le résultat de ce système c'est que vous obtenez un élève qui a tâté d'un peu de tout, mais qui ne sait rien bien. Il a un badigeonnage de connaissances encyclopédiques et rien de plus.

Notes et Commentaires

Une entreprise privée

"Pour la seconde fois consécutive, cette année, les recettes nettes du Pacifique Canadien ressortent en augmentation. Les recettes nettes de juillet se totalisent à $2,996,703, soit une supériorité de $826,691, ou 38% sur le mois correspondant de l'année dernière. Les recettes brutes, elles, se chiffrent par $14,720,362, faisant ressortir un résultat encore plus brillant, puisqu'elles indiquent une plus-value de $2,346,197 sur la période correspondante antérieure. La totalité des recettes brutes de juillet dépasse tous les résultats antérieurs de ce mois-là. Les frais d'exploitation, durant le mois examiné par le rapport que nous avons sous les yeux, se sont accrus d'au-delà d'un million et demi, s'établissant à $11,723,649, soit 79.6%, contre 82.4% en juillet 1918, diminution qui indique que la direction a su faire des économies en dépit de la marée montante de la main-d'oeuvre et des matériaux."

"Nul doute qu'il en serait tout autrement si l'Etat avait le contrôle de ce chemin de fer. La nationalisation des chemins de fer peut être une belle chose sur le papier, en théorie, mais ce n'est guère un succès dans la pratique. Qui en veut la preuve n'a qu'à se rappeler le fiasco de l'administration des chemins de fer américains passés sous le contrôle du gouvernement. Quelques mois de ce régime a donné un déficit d'une trentaine de millions. Ici, au Canada, a-t-on fait mieux? Quel piètre résultat l'Etat n'obtient-ils pas? L'industrie privée peut avoir ses inconvénients, mais elle est presque toujours beaucoup moins coûteuse que l'industrie nationalisée. Cette dernière est trop souvent affaire de patronage.

La riposte

Les Américains ont toujours été très prompts à s'indigner des crimes de l'Europe. Qui ne se souvient des virulentes philippiques de la presse américaine contre les atrocités belges au Congo. On pouvait déjà leur retorquer leur conduite inhumaine aux Philippines. Il semble que les bagarres entre blancs et noirs vont fournir aux Européens un inépuisable répertoire de riposte. C'est ainsi que la *Croix*, de Paris, toujours mesurée, ajoutait, après avoir rapporté les dernières bagarres: "C'est chose étrange que ces batailles de races dans le pays qui voudrait être le plus avancé dans la civilisation."

Inquiétant

Les naissances qui se chiffraient à 73,599 en 1911 dans le département de la Seine, n'ont été que de 17,160 en 1918.

Le français à Rome

Dans la *Revue Dominicaine*, le Fr. Leduc a publié une étude fort intéressante sur les langues d'administration dans l'Eglise. Voici ce qu'il dit au sujet de la "langue diplomatique":

"Dans les relations diplomatiques officielles le français est la langue officielle d'administration de la cour romaine. Sans aucun doute, les envoyés pontificaux parlent, dans les différentes cours, la langue ou les langues des peuples auprès desquels ils sont accrédités; sans doute encore, les dépêches de la cour romaine à ses représentants sont en latin ou en italien; mais les documents officiels envoyés par le Saint-Siège aux Chefs d'Etat, sont en français, c'est du moins ce qui semble ressortir des faits et des textes.

"Les lettres de Pie X à l'empereur d'Allemagne à l'occasion du 25me anniversaire de l'accession de ce dernier à l'empire, furent écrites en français; la Lettre de Léon XIII au Président de la République française en 1883, sur les droits des catholiques, fut rédigée en français; la Lettre de de S. S. Benoît XV, du 1er mai 1917, aux chefs des belligérents, fut publiée en français; ajoutons qu'à la mort de Pie X, c'est en français que le Chef du corps diplomatique accrédité auprès du S. Siège, un Autrichien, et le Cardinal Camerlingue échangèrent des paroles de sympathie.

"Ces textes semblent indiquer que pour la cour romaine, comme pour les autres cours, le français est reconnu comme langue diplomatique."

Les divorces en Angleterre

Depuis la signature de l'armistice, une épidémie de divorces sévit en Angleterre, surtout dans les hautes classes de la société. Les rubriques judiciaires des journaux anglais débordent de compte-rendus de divorces. Lady Beecham, dans un article au *Daily Mail*, s'émeut du relâchement du lien conjugal; elle y voit une preuve formelle de décadence":

"Le mariage moderne est en train de devenir, dit-elle, un pur contrat de location; après trois, ou six ans (quelquefois moins), dès que l'une des parties contractantes désire un changement, le contrat prend fin et toute relation cesse entre propriétaire et locataire... Naguère le divorce entrainait une sorte d'ostracisme social. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un événement mondain comme les autres, provoquant quelques plaisanteries dans les clubs et les salons et des appréciations sympathiques de ce genre: "Les malheureux (*poor things*); évidemment ils s'étaient trompés."

"C'est un exemple déplorable, ajoute lady Beecham, que donnent ainsi les hautes classes au reste de la nation. Quand il les voit pratiquer le divorce avec une aussi extraordinaire facilité, comment le peuple ne serait-il pas tenté de faire comme elles?"

Cette épidémie de divorce prouve l'impuissance du protestantisme à faire respecter les lois les plus élémentaires de la morale et la profonde erreur que le gouvernement anglais a commise lorsqu'il a reconnu la légalité et la légitimité du divorce. Il existe aussi une loi du divorce dans les statuts canadiens et américains; devant les ravages que cause la rupture des liens du mariage dans les pays où le divorce se propage, cette loi devrait disparaître, écrit la revue américaine à laquelle nous empruntons cette note.

Son voeu n'est guère près de se réaliser. La loi qui rendait assez difficile l'obtention du divorce au Canada vient de faire place à un vieux statut anglais qui rend très facile l'obtention du divorce.

Compliments et commentaires

La presse anglaise de Québec ne tarit pas d'éloges sur le compte des ouvriers canadiens-français. M. Georges Pelletier relève les suivants qu'il fait suivre d'un commentaire au point.

"On a souvent dit que le Québec est la meilleure province du Dominion où établir une grande entreprise industrielle, parce que la main-d'oeuvre y est abondante et qu'on peut toujours compter sur elle. L'Eglise est pour le respect de la loi et de l'ordre et si elle sympathise avec les ouvriers et met en vedette les lettres de la Papauté à ce sujet, elle est contre la violence. Et c'est l'artisan canadien-français agile et endurant qui soutient toute l'armature industrielle de nos grands centres, surtout à Montréal." Et, plus loin, ceci: "L'Eglise ne perd jamais trace des individus, elle les suit. Les Canadiens-français des grandes villes sont attachés à leur foi. Et leur vivacité d'esprit, leur bilinguisme, le brillant de leurs "intellectuels", leur excellent naturel, leur bienveillance native, tout cela fait des Canadiens-français un élément à la fois pittoresque et important qui donne à l'ensemble de la province un caractère qu'on ne trouve nulle part ailleurs." Cela est très bien. Il reste malheureusement que la *Gazette* a tardé quelque peu à le proclamer, et que si, par exemple, elle eût proclamé aussi haut, au temps de la conscription et pendant l'élection de 1917, les vertus du Québec, ses compliments eussent alors paru moins intéressés. Néanmoins, il faut prendre les gens tels qu'ils sont... et surtout ne pas se laisser berner.

Selon que vous serez puissant ou non...

De tous les traitres que les tribunaux militaires de France ont condamné au poteau d'exécution, il n'en était pas de plus cossu que le millionnaire Lenoir. Il fut un des plus ignobles ouvriers du défaitisme, de la trahison intérieure au profit de l'Allemagne. Si d'autres pauvres diables avaient l'excuse du besoin d'argent, de la misère, lui n'en avait aucune. Fils de millionnaire, millionnaire lui-même, il trahissait son pays pour acquérir d'autres millions. On sait quel rôle la presse joua en France durant la guerre. Or ce millionnaire subventionna la presse défaitiste et essaya même, pour le compte de l'ennemi, de mettre la main sur quelques-uns des grands journaux de Paris.

Devant la justice militaire, droite, rigide et intransigeante comme un belle épée, Lenoir, trouvé coupable, a été condamné à mort. L'intervention du président l'arrache à sa juste peine. C'est déplorable, car s'il est une trahison digne de châtiment, c'est bien celle de ce multi-millionnaire. Mais l'or est aujourd'hui si puissant... et le silence est d'or. Nul doute que sont intervenus en faveur de Lenoir des politiciens qui tenaient à son silence. Pour un dont le crime est connu, il en est des dizaines que la justice humaine n'atteindra jamais. Toujours ils auront intérêt à ce que le complice pincé ne parle pas.

Si un jour Lenoir, gracié, quitte sa prison et revient jouir de ses millions, il n'y aurait pas de quoi s'étonner.

La résistance alsacienne

Les radicaux de France demandent l'application en Alsace de toutes les lois sectaires qui troublent la paix religieuse en France. Si le vote et l'application de ces lois ont été possibles en France, par suite du manque de résistance efficace et suivie des catholiques, il ne semble pas qu'ils doive en être ainsi en Alsace. La résistance s'y annonce générale, incluant toutes les classes de la société. Les petits des écoles lui donnent déjà un cachet héroïque et comique, un cachet bien français, quoi?

Le *Petit Patriote* cite le fait suivant qui peint très bien la mentalité des gosses de l'Alsace:

"Il faut que je vous raconte un épisode qui vient de se passer pas loin d'ici, entre R... et P...:

"On nous avait envoyé tout récemment un instituteur de la fabrique Debierre à qui, à peine installé, prit la fantaisie d'élaguer le crucifix de l'école.

"Les élèves aussitôt l'y reportèrent.

"Nouvel enlèvement de la part du pédagogue.

"Nouveau report de la part des garçons.

"Le franc-maçon ayant alors déclaré qu'il ne mettrait pas le pied à l'église, les élèves ont décidé de ne plus mettre le pied à l'école.

"Résultat: Le trois-points a filé sans tambour ni trompette, et oncques il ne fut vu dans l'endroit.

"*Morale: Tenons bon.* — Nous sommes résolus de le faire et nous allons nous organiser pour que, dans toute l'Alsace, les pères et mères de famille signifient leur volonté formelle d'avoir des écoles confessionnelles.

"Ah! si on avait agi comme cela en France!"

Civilisation américaine

Dublin-Georgie, 29. — La rumeur que les noirs allaient se soulever dans 30 jours, a été suffisante pour déterminer la population de Caldwell, près d'ici, à "lyncher" le nègre Eli Cooper. Le mécontentement contre les noirs de Caldwell aurait été causé par un journal de Chicago qui prêtait à Cooper les dires suivants: "Les noirs ont été maltraités depuis 50 ans, mais les rôles vont changer d'ici à 30 jours". On a retrouvé le cadavre de Cooper dans les cendres d'une église "noire" incendiée par les blancs.

La chasse aux conscrits

On croyait que la fin de la guerre serait aussi la fin de la chasse aux conscrits. Nenni! Nos gouvernants tiennent à ce petit jeu. Aussi viennent-ils d'envoyer leurs agents tenter l'aventure dans les lointaines régions de l'Abitibi. Peut-être trouveront-ils que la chasse au gibier humain est plutôt mouvementée. Elle est susceptible de leur fournir des émotions d'une nature assez inattendue comme le démontre la dépêche suivante:

"St-Casimir, Portneuf, 29. — Quatre officiers de la police du Dominion sont allés hier soir à St-Casimir pour arrêter un jeune homme du nom de Laquerre, mais ils sont revenus "à pieds".

"Les quatre hommes, après avoir arrêté Laquerre, s'étaient rendus à l'Hôtel Tessier, mais des jeunes gens du village, au nombre d'environ cinquante, ne l'entendirent pas de cette façon. Ils se rendirent à l'Hôtel et réussirent à faire relâcher le jeune Laquerre. La nuit se passa, mais ce matin les "spotters" furent bien surpris de ne plus retrouver l'auto qui les avait amenés à St-Casimir.

"Les quatre sont partis à pied, à 5 heures, pour des lieux inconnus pendant que le chauffeur cherche sa machine. On nous dit que la machine a été jetée dans la rivière Sainte-Anne, où elle a complètement disparu."

C'est là petit jeu qui ne sera profitable à nul. Pourquoi, comme le demande le *Journal* d'Ottawa, — feuille archi-loyaliste et unioniste, — ne pas laisser ces jeunes gens tranquilles, à leurs terres. Les tenir deux ans sous verrous ne rendra pas le pays plus riche.

Jeanne d'Arc

La *Croix*, de Paris, se dit assurée, bien que la nouvelle ne soit pas officielle, que la canonisation de Jeanne d'Arc est fixée définitivement au jeudi 13 mai 1920, fête de l'Ascension.

Le français en Chine

Par suite de la pénétration économique anglaise en Chine, la langue anglaise était obligatoire dans les écoles du gouvernement chinois. On n'y ajoutait du français que dans quelques-unes et à raison de circonstances locales. L'anglais vient de perdre sa situation privilégiée. Dorenavant le français pourra être choisi comme langue européenne principale partout où le directeur de l'école jugera sa connaissance plus utile.

Le Japon n'ignore pas le Vatican

Le traité de paix a attribué au gouvernement japonais les Iles Carolines, Marshall et Mariannes. Or il y avait là des missions catholiques allemandes dont le sort était laissé en suspens. Le gouvernement japonais a spontanément envoyé à Rome un délégué, le commandant Yamatoto, pour avoir avec le Saint Siège des pourparlers relatifs à cette question.

Le Japon, tout payen qu'il soit, ne croit pas de bonne politique d'ignorer le Vatican.

Révélateur

Nous sommes souvent enclins à nous extasier devant le génie d'administration de nos compatriotes anglais. Il n'est pas rare de rencontrer des Canadiens-français convaincus que l'Anglais seul peut faire un bon député, un bon ministre. Et pourtant rien n'est moins près de la vérité. La revue *Belgique-Canada* publiait récemment un petit tableau qu'il ne sera pas oiseux de reproduire. Il porte sur la dette *per capita* de chaque province. Québec, province de ceux qui ne s'entendent guère à l'administration de la chose publique, occupe le premier rang.

	Piastres
Manitoba	58.50
Colombie-Britannique	51.
Saskatchewan	50.
Nouveau-Brunswick	30.85
Nouvelle-Ecosse	27.24
Ontario	23.
Québec	13.50

Qu'importe! Nos calomniateurs iront leur petit bonhomme de chemin répétant que nous sommes des arriérés, des réfractaires au progrès.

Un peu de lumière

Le coût de la vie reste élevé. Toutes les coûteuses enquêtes menées par le gouvernement n'ont pas guéri le bobo dont souffre le peuple. Ces bons enquêteurs en sont en somme venus à la conclusion que les membres du trust de la viande n'étaient pas les coupables. Le gouvernement américain ne le croit pas et c'est pourquoi il s'apprête à faire rendre gorge à quelques gros profiteurs. Comment croire que ces profiteurs ont loyalement fait leurs profits quand on nous démontre que:

Mille piastres placées dans la compagnie Armour, il y a cinq ans, valent maintenant $32,000.

Mille piastres placées dans la compagnie Swift, il y a six ans, valent maintenant $20,000.

Mille piastres placées dans la compagnie Morris, il y a trois ans, valent maintenant $23,000.

Mille piastres placées dans la compagnie Cudahy, il y a six ans, valent maintenant $26,000.

Mille piastres placées dans la compagnie Wilson, il y a deux ans, valent maintenant $7,000.

L'élevage est chose payante!

Devant de tels chiffres, la légitimité des profits s'effondre.

Quel progrès!

Avant la Réforme, c'est-à-dire, au temps où le catholicisme était la religion en Angleterre, au témoignage des historiens les plus autorisés, il y avait une école de grammaire par 8,000 habitants. Bien longtemps après, en 1868, il n'y en a plus qu'une par 23,000 habtants.

Pourtant l'on jouissait depuis deux siècles des beautés et des lumières de la Réforme.

ROYAL VISITEUR

L'héritier du trône, le Prince de Galles, est aujourd'hui l'hôte de la ville de Winnipeg. Il a été triomphalement reçu par une immense foule à la gare ce matin. Il passera deux jours dans la capitale manitobaine. Un long programme de réceptions et de réjouissances a été élaboré.

Coroner

Le Dr G.-L. Marsolais, de Saint-Eustache, vient d'être nommé coroner pour la province.

Répétition

Il y aura, dimanche prochain, à l'Académie Provencher, répétition des choeurs de Marie-Madeleine, de Massenet. On élira les officiers de la Chorale Sainte-Cécile.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES C.-F. DU MANITOBA

DES INSTITUTRICES! Tel est le cri d'un grand nombre de commissions scolaires. Notre personnel enseignant est restreint, mais pas insuffisant.

Nous invitons toutes les institutrices qualifiées qui n'ont pas encore trouvé de classes de s'adresser à nous au plus tôt. Nous pourrions en placer une trentaine en peu de temps.

Les permis sont presque impossibles à obtenir; en conséquence, nous conseillons aux institutrices dont les certificats sont expirés de faire tous les efforts pour suivre les cours pédagogiques de l'Ecole Normale. Elles en profiteront.

L'élection des commissaires d'écoles a eu lieu. Le secrétaire de chaque commission scolaire nous rendrait un service inappréciable en nous en faisant parvenir le résultat.

LE SECRETAIRE.

PROPAGANDE!

Nous avons toujours en main livres et brochures de propagande française, que l'on peut se procurer toujours à des conditions faciles, à notre Comité. Voici les titres et prix franco de quelques-uns:

"Pour la défense de nos Lois Françaises", Antonio Perreault .... $ .25

"La Naissance d'une Race", Abbé L. Groulx .. $ .75

"Les Rapaillages", Abbé Lionel Groulx: édition de luxe .... $ .60
Edition populaire ..... $ .25

"Le Canada Apostolique", Henri Bourassa: édition de luxe .... $ .60
Edition populaire ..... $ .25

"Choses qui s'en vont", Frère Gilles, O.F.M. .... $ .25

"Notre Jeunesse", Guy Vanier .... $ .10

"Syndicats Nationaux ou Internationaux?", Henri Bourassa .... $ .10

"La Déportation des Acadiens", Henri d'Arles . $ .10

On trouvera à la page 9, 1re colonne, une liste complète des brochures, tracts et livres en vente par notre Comité.

Comité de Propagande LaVérendrye,
39 Avenue Provencher, Saint-Boniface, Man.

L'UNITE ALLEMANDE SE FAIT

Un président qui aura plus de pouvoirs que le Kaiser. — La nouvelle Allemagne demeure un danger. — Un fait qui inquiète les patriotes français.

Une brève dépêche annonçait hier la disparition officielle de l'armée bavaroise. Les troupes de l'ancien royaume de Bavière — ce qui en reste plutôt — feront partie de l'armée de défense impériale allemande. Le transfert d'autorité s'est opéré en présence des représentants du gouvernement central et de la Bavière.

L'événement est très considérable parce qu'il affirme le caractère unitaire de la nouvelle république allemande et qu'il marque une phase nouvelle de la campagne de centralisation poursuivie depuis un demi-siècle. Les conséquences de cette unification progressive peuvent peser d'un poids très lourd dans la balance des destinées européennes. Il est utile d'en marquer tout de suite la gravité et de souligner un fait que l'on n'hésite point à noter en Europe, mais qui risque d'être masqué par la multitude de dépêches imprécises ou contradictoires que nous apporte le télégraphe.

L'unité politique allemande datait de 1871. L'empire, proclamé à Versailles, en était à la fois le symbole et l'officielle consécration. Mais la constitution de l'empire laissait subsister des gouvernements locaux doués d'une certaine force. La Bavière, par exemple, avait non seulement une armée, mais une représentation diplomatique distincte. Les dynasties constituaient des centres de particularisme politique, autour desquels, le cas échéant, aurait pu prendre corps un mouvement séparatiste, avec lesquels auraient pu tenter de s'entendre des influences extérieures. La révolution, en balayant avec les Hohenzollern rois, princes et ducs, supprimait tous ces centres particuliers d'influence, facilitait toute action centralisatrice de la part du gouvernement de Berlin. Les *démocrates*, pour qui tout pouvoir héréditaire est une sorte de guenille rouge qui les aveugle de rage, applaudirent avec enthousiasme au bruit de ces trônes qui s'écroulaient les uns sur les autres. Les hommes qui essaient de voir les choses sous leur aspect réel furent plus inquiets. Pour eux, la force de l'Allemagne — et donc le danger qui en résulte pour ses voisins — dépend de son unité de commandement politique. La catastrophe monarchique accentuait cette unité à l'heure même où la dislocation de l'Autriche et de la Russie laissait l'Allemagne en face, non plus de deux Etats puissants qui pouvaient à l'occasion lui servir de contre-poids, mais d'une poussière de petits Etats, à peine formés et déjà en querelle les uns avec les autres. Ceux d'entre eux qui croient à la "*malfaisance essentielle*", comme disait Jules Lemaître, du régime électif, se disent bien: Plus tard, dans quelques générations, l'Allemagne saura ce qui lui en coûte de s'être donnée des institutions démocratiques, elle subira comme nous le poids des luttes de parti, mais en attendant, elle va devenir fanatiquement centralisatrice et nationaliste. Elle va pouvoir, comme jadis la Révolution française, utiliser au service de ses passions toutes les réserves accumulées par la monarchie. L'unité commencée à Versailles par Guillaume et Bismarck va être achevée par les hommes du régime nouveau. Ces politiques voulaient que le grand effort de la politique de l'Entente tendît à la rupture de l'unité allemande, qu'on tentât de négocier avec les anciens Etats, de les détacher les uns des autres, de favoriser les mouvements particularistes qui pourraient se produire.

Cette tactique n'a pas été suivie. L'Entente a traité avec les représentants de *l'Allemagne unie*. Ainsi, n'ont pas manqué de noter les critiques, a été pour la seconde fois proclamée, à Versailles même, l'unité allemande.

Cette unité, dont la disparition des dynasties locales avait d'avance accentué le caractère, vient d'être resserrée par la nouvelle constitution. Celle-ci, paraît-il, conserve bien un conseil fédéral, mais ce conseil ne recevra plus que les représentants des "pays", et non point des "Etats" allemands. Elle emporte, comme on le voit, la suppression des armées locales. Elle fortifie de toute façon l'*unité*, le pouvoir central, et l'on a pu dire que le président de la république impériale allemande (puisqu'on a conservé la désignation d'empire) aurait plus de pouvoirs que jadis Guillaume II. L'Allemagne, dans sa défaite, a su achever le rêve de ses vieux unitaires.

C'est le fait, très considérable, qu'exprime et souligne la disparition de l'armée bavaroise. C'est le fait qui inquiète tant d'écrivains et de politiques européens. L'existence de ce bloc — auquel risquent, en dépit de toutes les défenses, de s'adjoindre demain les Allemands d'Autriche — leur paraît menaçante pour l'équilibre politique de l'Europe. Car, fortifiée ou non par l'adjonction des Allemands d'Autriche, la nouvelle Allemagne restera le groupe politique homogène le plus considérable du continent.

C'est un fait que les patriotes français les plus ardents constatent et notent, en dépit de son caractère fort désagréable et du regret qu'ils en éprouvent. On nous permettra, j'imagine, de le marquer après eux.

Omer Héroux.

— Le *Devoir*.

BOB ROGERS

"Bob Rogers à l'affiche! Qu'est-ce que cela peut bien signifier?" se demandera-t-on un peu partout ce matin, en lisant le discours de vient de prononcer à Winnipeg l'ancien ministre des Travaux publics.

On croyait M. Rogers à peu près disparu de la scène. Il avait bien eu, quelque temps après sa sortie du cabinet, un sursaut d'activité, mais, depuis des mois, on n'entendait plus parler de lui. Il semblait qu'il se fût définitivement résigné à la retraite.

Il paraît qu'il n'en est rien et qu'il a employé ces quelques mois à perfectionner ses plans, à encadrer ses adhérents. Il annonce ce matin tout un projet de réorganisation du parti conservateur, la constitution d'un comité national avec ramifications dans toutes les provinces et formule un programme.

La base de ce programme, c'est la lutte et le gouvernement des partis. M. Rogers croit que c'est de la compétition des partis qu'est sorti, pour une large part, le progrès du Canada, il veut qu'on en finisse avec le gouvernement d'hommes associés pour un objet temporaire et qui n'ont point en matière de politique intérieure, d'aspirations communes. Et par la le fait est évident, et l'ancien ministre n'a pas l'air de vouloir s'en défendre — il frappe à la base même du présent cabinet unioniste, il se pose en adversaire, résolu de la politique sanctionnée par le dernier caucus ministériel et qu'applique M. Borden. Il ajoute à cette divergence fondamentale une critique de détail assez vive, presque acerbe et qui tournerait facilement, on le devine, à la violence. Il additionne le tout d'un programme où, comme il fallait s'y attendre d'un homme d'une aussi vaste expérience électorale et d'une aussi médiocre culture intellectuelle — il y a beaucoup plus de formules vagues que de propositions précises. C'est ainsi, par exemple, qu'il dit: "*Notre politique doit être assez large et assez forte pour protéger efficacement à la fois notre progrès agricole, notre progrès industriel et pacifique, ainsi que les intérêts ouvriers de notre pays. L'agriculture est, dans le meilleur et le plus large sens, notre base sûre et solide pour une haute et large pyramide de population, et l'on ne doit tolérer aucun obstacle qui puisse gêner le progrès de nos agriculteurs. Nous devons voir à ce que nos immenses possibilités de développement industriel ne demeurent point stagnantes. Il faut tenir en une activité toujours croissante les roues de l'industrie. Nous devons tout de suite fournir de l'emploi convenable et bien rémunéré pour nos soldats, et pour les autres personnes qui sont sans travail ou insuffisamment payées!*" On voit bien là les hameçons tendus à tous les groupes, mais, comme programme positif, cela manque un peu de précision.

Sur un point cependant, M. Rogers est très net. Il affirme avec une grande énergie que nous allons vivre sous un régime de guerre de tarifs, qu'une lutte industrielle et commerciale très vive va succéder à la lutte militaire. "*Chaque pays*, dit-il, *va chercher comment il peut le mieux, par négociations avec ses voisins, obtenir pour ses industries le maximum de protection et, en même temps, le plus large accès aux marchés de ses voisins.*" L'ancien ministre est trop pratique, il a trop d'expérience pour se faire d'illusions sur la violence des prochaines compétitions économiques.

* * *

Mais l'on entend bien que ce qui importe dans l'évaluation du mouvement Rogers, c'est la recherche des forces qui se peuvent coaliser derrière l'ancien ministre ou dont il peut être l'agent. M. Rogers n'a personnellement aucun prestige. Personne ne s'avisera de chercher quelles peuvent être ses idées en économie et son nom n'ajouterait rien à la force morale d'un groupe quelconque. Il ne compte que comme tireur de ficelles et organisateur d'élections heureux.

Quels sont alors les forces et les intérêts qui peuvent se grouper autour de lui, dont il peut frayer la voie? Existe-t-il un élément vieux-conservateur, distinct de la coalition unioniste, assez considérable et qui soit disposé à rompre ouvertement avec M. Borden? Jusqu'ici aucun homme un peu en vedette ne s'est ouvertement affiché, et l'on imagine difficilement M. Rogers dans le rôle de chef de parti. Faut-il deviner dans la phrase sur les guerres de tarifs une indication de la qualité des intérêts financiers qui pourraient voir dans la reconstruction d'un parti conservateur orthodoxe une sauvegarde pour leur avenir? Et, dans le duel autour des chemins de fer, quelle attitude prendront M. Rogers et ses amis? Puis, il y a Québec! M. Rogers sait trop compter pour faire abstraction du facteur électoral que représente notre province. Ses rivaux du parti tory ont trouvé moyen de s'éliminer complètement comme puissance politique québecquoise. Essaiera-t-il — oh! non pas directement, mais par l'entremise d'alliés, d'occuper la place vide? Peut-être ses amis et lui escomptent-ils que

(*A suivre en page 6*)

Joli patron de mante

No 1000. — Les jeunes filles acceptent avec grand plaisir la mode de la mante, car elle a beaucoup de chic et de distinction. Ce modèle est très pratique, car le col se relève à volonté et est tout à fait douillet pour les jours froids.

Les tissus que nous suggérons sont la serge ou la gabardine avec une soie foulard comme doublure. Si un contraste est désiré, un tissu pâle peut être employé pour le gilet et le col et un tissu sombre pour la mante.

Cette mante élégante peut être portée par les jeunes filles de 16 à 18 ans, et il faut 3½ verges de tissu ayant 54 pouces de largeur.

Ce patron sera envoyé à n'importe quelle adresse sur réception de 10 sous.

Département des patrons, West Canada, 619 avenue McDermot, Winnipeg, Man.

PENSEES CHOISIES

La science de la religion peut suppléer à toutes les autres sciences, mais aucune science ne peut tenir lieu de celle de la religion.

* * *

Toujours les vertus domestiques préparèrent les vertus sociales ou plutôt celles-ci n'ont été que vaines et apparentes lorsqu'elles n'avaient point les premières pour appui.

* * *

L'on ne peut aller loin dans l'amitié si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

VARIETES

On connait l'orgueil et les prétentions d'ailleurs fondées de Madame de Staël. Elle faisait un jour une promenade en bateau sur le Lac Léman en Suisse, en compagnie du Marquis de B..., émigré de la première révolution française et célèbre par sa galanterie et ses bonnes manières et de Madame Récamier, femme non moins belle que distinguée par son esprit.

Madame de Staël voulut mettre à l'épreuve le gentilhomme français.

— Monsieur le marquis, lui demanda-t-elle tout à coup, si nous tombions à l'eau, madame et moi, laquelle retireriez-vous d'abord?

— La question est délicate, reprit le marquis, vous concevez, Madame, que je ferais tout pour vous sauver toutes les deux.

— Mais encore que cela fut impossible, quel serait votre choix?

— Madame de Staël, reprit le marquis, vous savez tant de choses... vous savez tant de choses, que nécessairement vous savez... nager.

* * *

— Monsieur le peintre, je désirerais avoir le portrait de ma femme fort ressemblant.

— C'est chose facile.

— Pas tant que vous croyez. Ma femme est muette de naissance.

— La peinture a trouvé le moyen d'indiquer cette infirmité; c'est même un des cas où elle prouve sa supériorité sur la photographie.

— Vous m'étonnez! Comment votre portrait ferait comprendre que ma femme ne parle pas?

— Parfaitement.

Un mois après le peintre achevait le portrait de la muette. Sur la bouche il avait dessiné une toile d'araignée.

QUESTIONS ENFANTINES

Les habits des enfants allant à l'École doivent être légers mais chauds. Les vêtements tout laine rétrécissent et ne sont pas économiques. Ceux faits de coton et laine sont moins dispendieux et durent plus.

La laine absorbe la transpiration et ne laisse pas la peau se refroidir aussi facilement que le coton.

Les vêtements de dessus peuvent varier avec la température. Les tricots ou vêtements tricotés sont portés dehors et il ne faut jamais les porter en dedans, car ils ne donneront pas la protection voulue.

* * *

Les pieds humides, voilà l'une des causes les plus fécondes du mal de gorge. Un enfant ne devrait pas aller à l'école, les jours de pluie, sans avoir des claques. On épargne plusieurs fois le coût de cette chaussure, par le nombre de maladies évitées. Un enfant qui passe plusieurs heures avec des chaussures humides ou mouillées sentira bientôt après un malaise grave. Il faut changer les bas et les chaussures de l'enfant aussitôt qu'il sera rentré de l'école et bien assécher ses pieds, s'ils sont humides.

* * *

Après la classe les enfants devraient passer les heures de clarté à jouer dehors. Gardez les enfants dans la cour, car la rue est pleine de dangers. L'enfant ne doit pas jouer dehors quand il fait noir, sauf en été.

"L'enfant."

L'asthme toute la nuit. — Tous savent comment les attaques de l'asthme tiennent leur victime toute la nuit éveillée. Le matin le malade se lève incapable de faire son travail et cependant il doit se mettre à la tâche. On peut s'éviter toute cette insomnie et ce manque de repos si on recourt promptement au remède du docteur Kellogg contre l'asthme, qui chasse toutes ces attaques.

CHRONIQUE

Page Féminine

Contre cette ardeur des femmes à chercher la science, fut-ce d'un enseignement suspect à leur foi, il n'est qu'un remède: offrir aux femmes un enseignement qui leur donne la science, en respectant, en fortifiant cette foi. ETIENNE LAMY.

LES VACANCES...

Les voilà terminées, ces vacances si longtemps désirées et si tôt finies. Le jour fatal est arrivé. Pour les écoliers, le 2 septembre, au calendrier, semble être entouré d'une ombre de tristesse. Avec raison, surtout pour ceux qui laissent le toit paternel pour dix longs mois. Il faut dire adieu aux parents bien-aimés; il faut sacrifier la douce liberté, reprendre ses livres et pendant des semaines et des semaines il faut écouter la voix importune de la cloche qui vient tous les matins troubler des beaux rêves en tintant: Debout! debout!

A chaque fin des vacances, c'est toujours le même déchirement du coeur, la même désolation. L'enfant s'arrache avec peine de cette maison où il est si choyé, si gâté, où tout le monde s'empresse autour de lui, s'étudiant à lui faire plaisir. En rentrant dans ce couvent ou ce collège, il ne pense qu'à la servitude monotone des jours, il ne croit pas, un instant, que ces heures de pension sont les plus heureuses de sa vie et il se soumet à l'inévitable règle qu'en songeant au bonheur d'être affranchi de l'étude dans quelques années. Pauvres enfants vous aspirez à être libres; consolez-vous, vous le serez bientôt, et alors vous regretterez le temps où vous étiez enfant, où le joug qui pesait sur vos épaules était un joug d'amour.

La mère, en pliant le trousseau du collégien ou de la pensionnaire, laisse bien échapper quelques larmes, car c'est un gros sacrifice de se séparer de ses enfants, de vivre pendant de longs mois dans l'inquiétude. Loin de l'enfant, on s'inquiète, on s'agite, on se fait des idées noires. Cependant, ce sacrifice est nécessaire, et il vient un temps où la vie de pension s'impose; les parents ne peuvent consacrer le temps nécessaire ou n'ont pas les capacités d'instruire leurs enfants.

Tout petit, c'est à la mère qu'incombe le devoir de former le coeur de l'enfant, et cette formation est bien la plus importante de l'éducation, car on dit qu'une personne de grande intelligence mais dont on a oublié de former le coeur est plus inutile qu'une personne de coeur avec une intelligence médiocrement développée. Mais l'enfant grandit; son imagination devine des horizons nouveaux; elle veut se transporter dans l'atmosphère de l'idéal, et c'est alors que l'éducation de la mère ne suffit plus; il faut confier l'enfant à des maîtres ou des maîtresses sûrs et capables, à des personnes qui consacrent leur vie à l'éducation de l'enfance, qui comprennent l'importance de leurs fonctions et ne demandent en retour de leur dévouement que la soumission et un peu d'amour.

Un avantage de la pension est l'égalité qui met tous les enfants sous la même loi sans distinction de noblesse ou de fortune; plus tard, l'enfant saura trouver dans ces liaisons de collège ou de couvent des sympathies qui lui seront bien utiles.

Un autre avantage est celui de l'émulation à l'étude, car l'enfant n'ayant pas les distractions du dehors, étudie plus sérieusement et fait des efforts inouis pour obtenir les premières places.

Ne pleurez donc pas, mères qui voyez pour la première fois votre enfant quitter le toit paternel pour le couvent ou le collège. Dans quelques mois d'ici votre coeur sera deux fois heureux de retrouver votre fille ou votre fils grandis en corps et en âme, en science et en bonté.

GERTRUDE.

Le 2 septembre 1919.

L'ETERNEL ENFANT

Le coeur n'est qu'un enfant qui ne veut pas grandir,
Qui passe, sans motif, des pleurs à l'allégresse,
Des rres, de la joie, à la sombre tristesse;
Tantôt il veut aimer, tantôt il veut haïr!

Mais ne demandez pas qu'il sonde l'avenir,
Car jamais la raison ne parle à sa faiblesse
Le coeur n'est qu'un enfant qui ne veut pas grandir,
Qui passe, sans motif, des pleurs à l'allégresse.

Heureux d'un jour d'été, d'une rose à cueillir
Qu'il prendra sans penser que son épine blesse,
Puis dans son âme, hélas! quand il fait nuit épaisse
Par quelque folle histoire, il le faut endormir.
Le coeur n'est qu'un enfant qui ne veut pas grandir.

Duchesse de la ROCHE-GUYON.

RECETTES

Pain aux carottes

Prenez une tasse et demie de carottes cuites et passées au tamis, une tasse et demie de miettes de pain, une tasse et demie de lait, un oeuf bien battu, un oignon haché fin, du sel et du poivre au goût. Faites chauffer le lait, ajoutez l'oignon, les miettes de pain, les carottes, l'oeuf. Assaisonnez au goût. Faites cuire dans un vaisseau beurré dans le four modéré jusqu'à ce que ce soit bien ferme.

* * *

Marinade aux concombres

Pelez les concombres, enlevez les graines et coupez en petits morceaux. Faites une saumure et versez sur les concombres, laissez tremper toute une nuit. Le matin, rincez dans l'eau claire. Prenez une moitié de vinaigre pour deux moitiés d'eau, jetez sur les concombres et laissez bouillir quelques minutes. Enlevez les concombres et mettez dans des jarres.

Mélangez 6 cuillerées à soupe de moutarde; ½ tasse de sucre; 1 tasse de farine dans assez de vinaigre blanc pour faire une sauce épaisse quand elle sera bouille. Versez sur les cornichons. Scellez bien les jarres et gardez dans un endrot sombre.

Sauce Chili

12 grosses tomates; 6 oignons coupés fin; 1 cuillerée à soupe de sel; 1 cuillerée à soupe de gingembre; 1 cuillerée à soupe d'épices; 1 cuillerée à soupe de sucre brun; 1 tasse de vinaigre. Faites bouillir jusqu'à ce que cela devienne épais.

IL Y A TOUJOURS UNE CHANCE

On ne peut jamais dire quand un homme commencera à faire sa marque et passera au premier rang. C'est quelquefois dans la trentaine, parfois dans la quarantaine, mais il y a toujours une possibilité, pourvu que l'homme soit un travailleur et ait goût à la vie. L'Elixir Américain de Vin Amer de Triner peut être un remède très utile dans la révélation de ces énergies cachées. Il aide l'organe digestif, stimule les nerfs et fait dormir de sorte que quand vous vous levez le matin vous vous sentez dispos au travail et de meilleure humeur. Il n'entre que des éléments végétaux dans le tonique amer Angelica de Triner. Votre pharmacien le vend. Faites-en l'essai. Il est généralement très bon dans les cas de convalescence et tout particulièrement après les fièvres et les rhumes. Joseph Triner Company, 1333-1343 avenue Ashland sud, Chicago, Ill.

Une dame de charité à un ami:

— Je vous ai inscrit pour cent piastres.

— Bigre!

— Ce sont des gens si pauvres!

— Eh bien! la prochaine fois, tâchez donc que vos pauvres soient un peu plus riches!

Qu'aimez-vous mieux qu'on vous donne en cas d'eau? — Un parapluie.

Feuilleton de la Liberté No 4

LES ARPENTS DE NEIGE

Par

J. E. Poirier

Déjà, les soldats de la police étaient à leur poste aux meurtrières.

Des colons réfugiés, armés de fusils, s'étaient joints à eux, ce qui portait à une soixantaine le nombre des défenseurs du fort.

Bientôt on perçut le crépitement d'une grêle de balles s'écrasant contre des pieux; des détonations éclataient au loin.

— Feu! cria l'inspecteur de police.

Pendant près de dix minutes, l'enceinte fut emplie d'un roulement assourdissant et de fumée... Mais, peu à peu, une clameur s'éleva, grandit et domina bientôt le bruit de la fusillade... L'instant d'après, au milieu de hurlements horribles, les assiégés entendirent un Rê humain qui battait les palissades: les assaillants avaient escaladé les revêtements de terre et frappaient les troncs épais à coups redoublés de leurs haches. Mais, sous la coalition des winchesters crachant le plomb à pleines meurtrières, la clameur qui déchirait l'air brusquement s'éteignit, et, après cet infernal tapage, on eut presque l'impression du silence... Miss Clamorgan, s'étant alors approchée de l'enceinte, entrevit dans une brume de poudre des ombres qui s'effaçaient. Les Indiens étaient repoussés... C'était fini.

— *By God!* s'écria non loin d'elle un jeune homme, voilà de la besogne proprement faite. On ne voit plus un seul de ces démons!

— Jusqu'à ce qu'ils reviennent plus nombreux qu'auparavant, garçon! répliqua un sergent de la police. Et, s'ils nous donnent un nouvel assaut, je ne vois pas trop comment nous ferons ensuite, car celui-ci a dû joliment entamer les provisions de cartouches.

Les craintes du vétéran de la police étaient si fondées qu'une demi-heure après, l'inspecteur Dickens (1) le faisait demander en compagnie du second sergent pour procéder au recensement des munitions et des vivres.

Le poste, en effet, n'était approvisionné que pour trente hommes au plus, et, depuis la veille, il avait fallu prélever sur ce maigre total les parts nécessaires à la nourriture des réfugiés, hommes, femmes et enfants. Quant aux munitions, il était certain que, malgré l'appoint de cartouches apporté par les colons, elles ne tarderaient guère à s'épuiser pour peu que les Indiens renouvelassent leurs tentatives contre le fort.

Quelques instants après, l'inspecteur reparaissait avec ses sergents sur le seuil d'un des magasins du poste:

— Gentlemen, annonça-t-il d'une voix forte, il résulte du recensement que nous venons d'opérer qu'il nous reste juste un jour et demi de vivres.

— Un jour et demi, vous dites?

— Parfaitement. Un jour et demi en réduisant les rations... Maintenant, continua-t-il, nous allons procéder au dénombrement des munitions... Que tous les possesseurs de cartouches s'approchent.

Les trente hommes de la garnison passèrent les premiers. Chacun déclarait le nombre de cartouches qui lui restait et Dickens l'inscrivait, impassible. Les colons s'avancèrent ensuite. Puis, le chef fit rapidement le total.

— Nous possédons encore cent dix cartouches, déclara-t-il à voix très haute. C'est-à-dire à peine de quoi résister à un nouvel assaut comme celui de ce matin.

Un silence mortel accueillit ces paroles. Une même question hantait tous les esprits: qu'allait-on faire?

Mais l'inspecteur Dickens était un homme de décision et de ressources.

Après un court instant de réflexion, il reprit:

— Je crois qu'il ne nous reste plus, mes amis, qu'un parti à envisager: celui d'évacuer le poste. Nous avons une chaloupe amarrée derrière le fort, dans une crique de la rivière. Elle est trop petite pour contenir tout le monde, il est vrai. Mais ne pourrions-nous pas construire un radeau qu'elle remorquerait? Nous avons ici des haches, du bois, des cordes, tout ce qu'il faut pour cela. Quant à la bonne volonté, elle ne fera défaut à personne, je pense. Il y va de nos vies. Que les non-combattants se mettent à l'oeuvre. Là est, je crois, notre seule chance de salut.

Une salve de hourras accueillit ses paroles. Une escouade d'hommes et presque toutes les femmes, parmi lesquelles miss Elsie, se mirent à la disposition de l'inspecteur pour réaliser le projet proposé, tandis que les possesseurs d'armes retournaient veiller aux palissades.

La matinée s'acheva sans que rien vînt troubler la solitude de la prairie. On épuisait les hypothèses. Les uns opinaient que les Peaux-Rouges étaient allés piller les fermes abandonnées, et les autres, que le Grand-Ours, chef avisé et admirablement renseigné par ses espions, était au courant de la situation précaire des assiégés et attendait le moment où la famine lui livrerait la petite garnison. D'aucuns inclinaient même à penser avec Dickens que l'assaut du matin avait eu surtout pour but de diminuer les munitions des défenseurs du fort.

L'après-midi s'écoula comme la matinée, sans incident.

Peu après le coucher du soleil, Hughes Clamorgan, ayant gagné le chantier où ne retentissaient plus les haches des travailleurs, apprit de sa fille que le radeau était prêt. On attendait seulement que le jour eût baissé pour le mettre à l'eau.

Cependant, le froid des soirs d'avril canadiens commençait à se faire durement sentir. Sur l'ordre du commandant, un soldat gagna avec une échelle le toit d'une des bâtisses et inspecta soigneusement les environs. Déjà, le crépuscule commençait à embrumer la prairie, mais, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait pas un être vivant. L'homme redescendit.

Les assiégés se reprenaient à espérer. A la tombée de la nuit, Hughes Clamorgan et sa fille entendirent qu'on traînait le radeau à l'aide de cordes sur la pente inclinée de la rivière.

Vingt minutes après, les ténèbres étaient complètement venues.

L'inspecteur réunit les réfugiés. L'instant était grave. Aussi, fut-ce dans un profond silence que, d'une voix assourdie à dessein, il laissa tomber ces mots:

— La minute est venue, mes amis, d'où dépend notre salut ou notre perte. Retenez bien ceci: les soldats seuls, vous m'entendez, prendront place dans la chaloupe qui remorquera le radeau où vous vous tiendrez... Vous vous embarquerez sans hâte, sans trouble et avec ordre; il y a place pour tous. Et maintenant, du sang-froid et plus une parole!

Précédés des trente hommes de la police, les réfugiés gagnèrent la crique creusée derrière le fort. Elsie Clamorgan se tenait tout près de son père, plus impressionnée qu'elle ne le fut jamais dans sa vie. L'imminence du danger, le calme ambiant si plein d'embûches, l'activité muette des soldats: tout se mêlait pour donner à cette scène nocturne un caractère extraordinairement troublant. Près de la coque sombre de la chaloupe, on devinait large et plat le radeau. L'instant était solennel. Un lourd silence d'angoisse étreignait la foule immobile.

Ainsi qu'il était convenu, les hommes de la garnison montèrent à bord les premiers. L'embarquement des réfugiés se fit ensuite, sans difficultés, d'ailleurs, dans le seul bruit innombrable et menu des pas: on eût dit un embarquement de fantômes.

Quand le dernier colon eut quitté la terre ferme, un léger glissement de chaîne annonça qu'on larguait les amarres, et, presque aussitôt, la chaloupe, entraînant le lourd radeau, sortit de la crique pour gagner le milieu de la rivière. Elle était à peine dans le courant qu'une horrible clameur, qui perça comme une lame froide le coeur de chacun des fugitifs, s'éleva aux abords du fort:

— Les voilà! crièrent des voix de femmes terrorisées. Nous sommes perdus!

Quelques-unes s'évanouirent dans les bras de leurs maris. Des enfants se mirent à pleurer.

— Silence! commanda Dickens. Les Indiens ne nous ont pas encore aperçus... *All right!*

On entendait par moments, quand les cris diminuaient d'intensité, de grands coups sourds et des craquements secs.

Evidemment, les Peaux-Rouges brisaient à coups de hache les palissades. Cela dura quelques minutes, au bout desquelles une lueur intermittente commença à s'apercevoir.

— Ah! voilà qu'ils mettent le feu au fort! s'écria miss Clamorgan en serrant convulsivement la main de son père.

Une flamme vacillante et fumeuse ne tarda pas, en effet, à s'élever, et, attisée par les incendiaires, elle monta et se pro-

(1) L'inspecteur Dickens, qui commandant les troupes du Fort-Pitt, était le fils du célèbre romancier anglais.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

XIVme dimanche après la Pentecôte

(S. Matth., VI, 24-32)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Personne ne peut servir deux maîtres; car s'il aime l'un, il haïra l'autre; et s'il respecte l'un, il méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. C'est pourquoi je vous dis: Ne vous inquiétez ni de la nourriture nécessaire à la vie, ni des vêtements qui doivent couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans des greniers; cependant votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus que les oiseaux du ciel? Et qui d'entre vous peut, avec tous ses soins, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée Et pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous? Voyez les lis des champs comme ils croissent; ils ne travaillent point, ils ne filent point; cependant je vous déclare que Salomon lui-même, dans toute sa magnificence, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin de vêtir ainsi une herbe des champs, qui est aujourd'hui, et qu'on jettera demain dans le feu, comment pourrait-il vous oublier, hommes de peu de foi? Soyez donc sans inquiétude, et ne dites point: Que mangerons-nous? que boirons-nous? ou de quoi nous vêtirons-nous? Ce sont là les soins qui occupent les païens; mais pour vous, mon Père connaît tous vos besoins. Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

LES PROPHETIES DE JESUS-CHRIST

La Terre Sainte

A chaque pas, sur la terre de Palestine, on rencontre des souvenirs du Sauveur. A chaque pas, on croit entendre ses paroles.

Il ne fut pas seulement bienfaiteur et thaumaturge, il fut prophète.

Et, aux prédictions que l'Evangile a conservées, viennent, après vingt siècles, correspondre ou de magnifiques institutions, ou de grandes ruines.

Les unes et les autres témoignent de la divinité de Celui qui a annoncé ces choses, car leur accomplissement est visible.

Ces grandes institutions et ces grandes ruines sont la preuve de l'accomplissement des prophéties de Jésus-Christ.

Il a dit qu'il était Dieu, il a fondé une religion divine.

Les prophéties sont le signe de cette divinité. Un prophète ne peut mentir. Si ses prophéties se sont réalisées, il a dit vrai.

Le Christ est donc Dieu et sa religion est divine.

I — Grandes institutions

L'Eglise catholique

Quand Jésus était sur le point de remonter vers son Père, il dit à ses apôtres:

"Les peuples viendront d'Orient et d'Occident s'asseoir au banquet du royaume de Dieu. Mon Evangile sera prêché par toute la terre. Allez, enseignez toutes les nations. Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi."

Cela s'est-il accompli?

Ouvrez les yeux. Est-ce que l'Eglise catholique n'est pas répandue dans le monde entier? Peuples d'Orient, peuples d'Occident, les peuples de toutes les contrées connaissent Jésus-Christ.

A la fin du IIme siècle, Tertullien s'écriait, fièrement: "Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons déjà vos villes, vos îles, vos châteaux, vos campagnes, vos camps, vos tribus, vos décuries, vos palais, votre Sénat, votre forum; nous ne vous laissons que vos temples. Si nous nous séparions de vous, ce serait vous punir. Vous seriez épouvantés de la solitude qui se ferait autour de vous, du silence profond et de la stupeur de l'univers; comme frappés de mort par notre absence, vous chercheriez à qui commander."

Après vingt siècles, la question vitale autour de laquelle s'agitent tous les hommes, c'est la question catholique: Jésus-Christ, c'est le grand nom. Son oeuvre prédite et réalisée, c'est son Eglise étendue à toutes les nations, vote comme le monde et durable jusqu'à la consommation des siècles.

La pierre fondamentale

Un jour, le Christ dit à Simon-Pierre: *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Et Pierre, chef des apôtres, vint à Rome. Sur lui, la société spirituelle repose comme un édifice sur un fondement. Et les nations frémirent, s'agitant sans cesse, luttant contre l'Eglise catholique, martyrisant Pierre et ses successeurs, jetant dans les cachots, sur les chevalets, dans les arènes et dans les brasiers des millions de chrétiens, dévastant, brûlant, saccageant, persécutant par des lois scélérates, s'écriant avec Voltaire: "Ecrasons l'infâme!"

Et, après vingt siècles, Pierre vit toujours dans ses successeurs. Les trônes ont croulé, les nations ont disparu pour faire place à d'autres peuples, les Césars dorment dans la poussière des voies romaines. Les persécuteurs et les tyrans ont laissé à peine un nom dans l'histoire.

Et le Pape demeure, continuant de dicter des lois à ses sujets de l'Eglise catholique.

Il est pierre, c'est le roc qu'aucune force humaine n'a pu ébranler. C'est l'accomplissement manifeste de la prophétie: les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Est-il nécessaire d'être savant pour constater que la prédiction s'est réalisée?

En plein XIXme siècle, siècle de rationalisme et de révolte, jamais l'influence de la papauté n'a été plus grande.

Nul n'a été persécuté comme Pie IX. Nul n'a eu de gloire comme le grand Pape.

Le Concile du Vatican, en 1869, a proclamé l'infaillibilité du Souverain Pontife enseignant comme Pape, *ex cathedra.*

Nul n'a donné autant d'enseignements que Léon XIII, nul n'a si bien défini les droits du capital et du travail.

Nul n'a fait preuve d'une si grande force morale que Benoît XV, glorieusement régnant.

Il est captif au Vatican, mais on écoute sa voix, on s'incline devant ses conseils.

Ses ennemis eux-mêmes sont contraints au respect et à l'admiration.

Voici deux cent soixante fois que, depuis le martyre de saint Pierre, le *Tu es Petrus* a passé comme un testament d'un Pape à un autre Pape.

La prophétie a aujourd'hui une réalisation plus manifeste que jamais. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

II — Grandes ruines

La ruine de Jérusalem

Peu de jours avant sa Passion, Jésus revenait à Jérusalem. A la vue de la cité dont le panorama se déroulait à ses pieds, il pleura et dit:

"Ah! si tu reconnaissais au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix! mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Bientôt viendront les jours où tes ennemis t'environneront de tranchées; ils t'enfermeront, te presseront de toutes parts, ils te jetteront à terre, et de tes murs, ils ne laisseront pas pierre sur pierre." (Luc, XIX, 41.)

Quarante ans plus tard, la prophétie s'accomplissait à la lettre.

Le siège de Jérusalem est une des plus grandes catastrophes dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Josèphe, historien juif, en a retracé le récit dans tous ses détails.

Il reconnaît ouvertement les signes de la vengeance divine.

Depuis sept ans et plus, un homme du peuple, Jésus, fils d'Ananias, ne cessait de parcourir les rues de la ville en criant: "Malheur à Jérusalem! Malheur au temple!" Lorsque le siège fut commencé, il criait encore: "Malheur à la ville! Malheur au peuple!" Il ajouta tout à coup: "Malheur à moi!" Et une pierre, lancée du dehors par une machine de guerre, vint lui donner la mort.

Quand Titus vint mettre le siège devant Jérusalem, 1,200,000 juifs s'y étaient renfermés. Ne pouvant forcer les remparts de la ville, ce prince résolut de la réduire par la famine; il l'entoura tout entière d'un mur élevé, long de 39 stades. C'était l'accomplissement de la prophétie: "Ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts."

"Titus prit la ville par la famine. Horribles sont les détails transmis par l'histoire. Des mères dévorèrent leurs propres enfants. 1,100,000 juifs périrent. 97,000 furent vendus comme esclaves et dispersés."

La prédiction s'est-elle accomplie?

"Allez le demander à Jérusalem, aujourd'hui déshonorée par la domination musulmane, à Jérusalem, vaste ruine dont l'aspect mélancolique navre le coeur des pèlerins. Allez le demander aux restes mutilés d'une nation mise à l'index par tous les peuples, et doublement écrasée par le souvenir d'un crime inoubliable et par le fardeau de ses vaines espérances. Allez le demander à la colline dévastée où s'élevait jadis le plus beau et le plus saint des temples, et où l'on ne découvre plus aujourd'hui que la terre nue et aride." (R. P. Monsabré)

La ruine du temple de Jérusalem

Avec la ville, le temple devait être détruit.

"Un jour, le Seigneur entrait dans le temple: *Maître, lui dirent les apôtres, voyez donc quelles pierres, quelle structure magnifique?*

Jésus leur répondit: *De ces constructions, il ne restera pas pierre sur pierre, tout sera détruit.* (Matth., XXIV, 1, 2.)

Le temple était, en effet, une construction splendide, à double enceinte; le parvis des Juifs et celui des Gentils entouraient le Saint des saints.

L'enceinte extérieure, longue de 1,500 pieds, large de 1,100, était ornée de somptueuses galeries. Elle reposait sur les murailles de Salomon, composées de blocs énormes dont on voit encore aujourd'hui quelques restes.

Le Saint des saints présentait une façade haute et large de 100 coudées, construite en marbre blanc et revêtue en partie de plaques d'or.

"Au lever du soleil, lorsque de loin, sur la sainte montagne, apparaissait le sanctuaire dominant de plus de 100 coudées de haut les deux rangées de portiques qui formaient sa double enceinte, quand le jour versait ses premiers feux sur cette façade d'or et de marbre blanc, quand scintillaient ces mille aiguilles dorées qui surmontaient le toit et le préservaient, dit-on, de la foudre, il semblait, dit Josèphe, que ce fût une montagne de neige s'illuminant peu à peu et s'embrasant aux feux rougeâtres du matin. L'oeil était ébloui, l'âme surprise, la piété éveillée; le païen même se prosternait." (De Champagny, *Rome et la Judée.*)

Or, le temple fut brûlé comme la ville au siège dont nous venons de faire le récit. Un soldat, malgré la défense de Titus, "mû par une impulsion divine, dit Josèphe, jeta dans la salle attenante au sanctuaire un brandon enflammé. Tout fut consumé par les flammes ou pillé par les soldats romains."

C'était avec l'accomplissement de la prophétie du Christ, la réalisation de la prophétie de Daniel:

"Après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort. Un peuple avec son chef qui doit venir détruira la ville et le sanctuaire, et, après le feu de la guerre, ce sera la désolation. Les hosties et les sacrifices seront abolis. L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin."

Les essais de Julien l'Apostat

L'impiété a voulu faire mentir le Maître.

Pour démentir la prophétie, l'empereur Julien l'Apostat entreprit de reconstruire le temple.

Mais le ciel lui-même mit à néant ses tentatives misérables.

Nous empruntons le récit d'abord aux auteurs païens, moins suspects de partialité.

Le récit d'*Ammien Marcellin*:

C'était un ami, admirateur et courtisan de Julien. Il ne pouvait donc rien inventer pour flétrir l'empereur. Il était contemporain de l'événement et peu éloigné de la Palestine; donc, il était bien renseigné.

Il était païen; donc, peu favorable aux intérêts chrétiens:

"Cet empereur, dit-il, entreprit, pour éterniser la gloire de son règne, de rebâtir à grands frais le fameux temple de Jérusalem, détruit par Vespasien et Titus, après plusieurs luttes sanglantes.

"Alypius d'Antioche et le gouverneur de la Syrie furent chargés de l'entreprise. Pendant qu'ils faisaient tous leurs efforts pour la mener à bonne fin, d'effroyables tourbillons de flammes sortirent des endroits contigus aux fondements, brûlèrent les ouvriers, et, par des éruptions répétées, leur rendirent la place inaccessible; enfin, cet élément persistant toujours avec une espèce d'opiniâtreté à repousser les ouvriers, on fut obligé d'abandonner l'entreprise. (Ammien Marcellin, l. XXIII, ch. 1er.)"

Le témoignage de Julien lui-même.

"Plusieurs, parmi les Juifs, nous ont reproché tous les désastres (qui nous affligent); mais que diront-ils eux-mêmes de leur propre temple enseveli deux fois sous ses ruines et *qu'on n'a pu rétablir jusqu'à présent?* Ce n'est pas que je veuille insulter à leur infortune, puisque j'ai voulu moi-même rebâtir ce temple en l'honneur de la divinité qu'on y invoquait; je ne cite ce fait que pour montrer qu'il n'est rien de durable dans les choses humaines... Aveugles qu'ils sont sur tout ce qui les environne, ces Juifs s'écrient comme des forcenés: "Tremblez, habitants de la terre! craignez le feu, la foudre, le glaive et la mort!" employant avec emphase les expressions les plus terribles pour désigner la chose du monde la plus simple, la *propriété destructive du feu.*"

Le *rabbin Gédaliah,* qui vivait un siècle plus tard, mais écrivait sur des mémoires anciens, dit: "Aux jours du Rabbi Channan, nos annales rapportent qu'il y eut un grand tremblement de terre; il détruisit le temple que les Juifs avaient construit à grands frais par ordre de l'empereur Julien. Le lendemain, le feu du ciel tomba sur les ouvrages, mit en fusion tout ce qui était de fer et consuma un très grand nombre de Juifs."

Saint *Grégoire de Nazianze,* contemporain des faits, puisque lui-même avait connu Julien dans sa jeunesse, nous donne de nombreux détails sur l'événement: "Sous prétexte de montrer sa bienveillance aux Juifs, dit-il, Julien s'efforça de les convaincre par leurs traditions et leurs livres, que le temps était venu de retourner dans leur patrie et de rebâtir leur temple." Ils l'entreprirent, en effet, avec tout l'empressement et toute l'ardeur possibles. "Ceux que le souvenir de ces préparatifs remplit encore d'étonnement rapportent que les femmes juives se dépouillaient de leurs bijoux pour contribuer à l'entreprise, que les plus délicates mettaient la main à l'oeuvre et portaient des décombres dans leurs robes précieuses. Mais un tourbillon de vent qui s'éleva tout à coup et un violent tremblement de terre, obligèrent de quitter l'ouvrage... Une circonstance universellement reçue et dont tout le monde convient d'une voix unanime, c'est que, lorsque les travailleurs voulurent fuir, un feu sorti des fondements du temple les atteignit bientôt, consuma les uns, mutila les autres, leur laissant à tous les marques les plus visibles de la colère du ciel... Ceux qui étaient présents et spectateurs du prodige montrent encore aujourd'hui des croix qui furent alors imprimées sur leurs vêtements." (Saint Grégoire de Nazianze, 2e *discours contre Julien.*)

Conclusion

Voilà des prophéties très nettes et très précises.

Leur accomplissement est visible.

Donc, celui qui en est l'auteur a dit la vérité. Il s'est affirmé Dieu. Donc il est Dieu. Donc la religion qu'il a fondée est divine.

En présence de cette conclusion une remarque s'impose:

"Si les contemporains du Seigneur ont eu, pour affermir leur foi, la réalité même de son apparition, nous sommes largement compensés de cette privation par des preuves que les témoins de son existence ne pouvaient avoir. Ils n'avaient de leur côté que la base de l'édifice sur laquelle, pleins de confiance en l'avenir, ils virent chacun déposer leur pierre, tandis qu'il nous est donné de voir cet immense édifice dans la plénitude de son achèvement." (Lessing.) La plénitude de son achèvement, c'est la réalisation des prophéties, devant lesquelles nous devons nous écrier: "La vérité surabonde dans vos témoignages, ô Christ. Vous êtes bien, ainsi que vous l'avez dit vous-même, la Voie, la Vérité et la Vie."

pagea de telle sorte qu'en un instant elle eut poussé sa lueur rougeâtre jusque sur les eaux. La chaloupe et le radeau qui s'éloignaient lentement ne pouvaient désormais espérer d'échapper à ce cercle de lumière agrandi sans cesse. Bientôt, en effet, ils apparurent, lourds de leur cargaison humaine, dans une clarté soudaine et sinistre, sur une rivière qui semblait de feu.

Un redoublement de vociférations annonça aux fugitifs qu'ils étaient découverts.

— A vos fusils! cria Dickens. Et surveillez les rives!

Le conseil était bon. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que des craquements secs crépitaient le long des berges. On entendit siffler les balles. Un homme, non loin de Hughes Clamorgan, s'effondra en vomissant le sang.

Le fermier, qui tenait sa carabine prête, riposta. Ce fut comme le signal de la défense. Quelques colons armés l'imitèrent. Sur la chaloupe, une série de détonations éclata. Mais les fugitifs n'apercevaient de l'ennemi que des ombres agiles, habiles à se masquer derrière les troncs, les buissons des rives. La lente masse noire qui glissait au fil de l'eau était, au contraire, un but facile pour les balles indiennes; chaque coup, presque, portait. Déjà, une dizaine de morts ou de blessés jonchaient le radeau, et la fusillade redoublait sur les berges.

L'affolement gagnait, chaque minute davantage, les femmes et les enfants. On les avait fait coucher, mais plusieurs, pris de panique, se levaient, comme pour fuir. Les uns poussaient des cris de terreur; les autres sanglotaient à pleine poitrine. Coup sur coup, près de miss Clamorgan qui avait bravement et inutilement brûlé les six cartouches de son revolver, plusieurs hommes s'effondrèrent. De temps en temps, un gros bruit mouillé annonçait qu'un corps venait de tomber à l'eau. La démoralisation s'emparait des colons, dont les munitions s'épuisaient et qui voyaient autour d'eux leurs compagnons, leurs femmes et leurs enfants fauchés par les projectiles. Sous leurs pieds mal assurés, ils sentaient le radeau tout visqueux de sang répandu. Ils comprirent qu'ils étaient perdus...

A ce moment, miss Clamorgan, debout au milieu des cadavres, éprouva un petit choc au front; vivement, elle y porta la main, et ce contact lui laissa une légère sensation d'humidité. Elle regarda autour d'elle; sur les rives, que rayait à chaque instant l'éclair des coups de feu, sautillaient des ombres bizarres; à droite, à gauche, partout des morts étendus, des blessés qui gémissaient, à deux pas d'elle, son père lui-même, un fusil fumant à la main, oscillait. Alors, prise d'un étourdissement subit, elle sentit qu'elle aussi s'en allait...

IV

De Charybde en Scylla

Une sensation de fraîcheur rappela miss Clamorgan à la vie.

Elle remua un peu la tête, puis ouvrit de grands yeux vagues dans la clarté encore indécise de l'aube. Peu à peu, ses regards s'animèrent jusqu'à briller du plus vif éclat lorsqu'elle eut reconnu son père assis auprès d'elle. Un étranger se tenait à ses côtés.

— Comment vous sentez-vous, Elsie? demanda le fermier avec son flegme habituel.

Elle répondit simplement:

— Bien.

Mais, aussitôt, elle s'inquiéta:

— Où sommes-nous? Le radeau... les Indiens...

— Il n'est plus question de cela, Elsie. Nous sommes hors de danger.

Puis, se tournant vers son voisin, il ajouta:

— Et c'est ce gentleman qui nous a sauvés...

Elle jeta un coup d'oeil sur le personnage qu'on lui présentait. C'était un grand garçon d'une vingtaine d'années, brun comme un Mexicain, dont il avait le type fin et l'air aristocratique, bien qu'il portât la blouse en peau tannée et les pantalons de cuir, ornés de rassades, des trappeurs du Nord-Ouest.

Miss Clamorgan se souleva sur un coude et tendit sa main un peu longue, mais blanche, au jeune homme brun.

Au même instant, elle s'aperçut que le fermier avait un bras en écharpe.

— Oh! ce n'est rien. Une petite écorchure à mon bras comme vous à votre front.

Elle porta vivement la main à sa tête et sentit le mouchoir encore humide qu'on y avait fixé.

— Ah! c'est vrai, fit-elle, je ne me souvenais plus... C'est, en vérité, merveilleux que nous soyons encore en vie. Mais, que sont devenus les autres?

— Morts! affirma le jeune homme, qui n'avait pas ouvert la bouche jusque-là... Morts ou tombés entre les mains des Cris...

Voyant qu'elle avait repris complètement possession d'elle-même, le fermier, en quelques mots rapides, la mit au courant des derniers événements ou, du moins, de ce qu'il en savait; car, au moment où sa fille s'évanouissait, une balle lui éraflait fortement le bras gauche. Toutefois, préoccupé avant tout de savoir si son enfant, vivait, il était resté penché sur elle un temps inappréciable. Quand il avait relevé la tête, la chaloupe et le radeau accostaient la berge sans qu'il pût s'expliquer par quel mystère.

Au même instant, il recevait derrière le crâne un coup violent qui le jetait sur le radeau, étourdi. Lorsqu'il retrouva ses esprits, il faisait nuit toujours; seulement autour de lui régnait un profond silence; il sentait sa tête un peu douloureuse et resta longtemps étendu dans un état de prostration qui ne lui permit pas de se rendre compte de sa situation. Peu à peu cependant, ses idées devinrent plus nettes; il aperçut un homme accroupi non loin de lui; il l'avait pris pour un Peau-Rouge d'abord, mais l'autre, en peu de mots, l'avait rassuré.

— Et depuis ce temps, acheva Hughes Clamorgan, nous nous sommes surtout occupés de vous, Elsie. En sorte que j'ignore encore comment ce garçon nous a soustraits aux Indiens...

Et, ce disant, le fermier se tournait vers le jeune homme assis à l'écart.

Mais ce dernier ne parut nullement désireux de répondre à cette question indirecte. Il se contenta de désigner du doigt à ses compagnons une légère fumée qui s'élevait à une certaine distance au-dessus des buissons, sur la rive opposée de la Saskatchewan.

— Là-bas est le camp des Cris, dit-il. Voici le jour qui vient. Il ne faudra pas trop s'attarder ici.

Et, fixant sur la jeune fille ses yeux bruns, il continua:

— Si vous ne vous sentez pas trop fatiguée, miss, vous quitterez même le plus tôt possible ces lieux.

Miss Clamorgan affirma qu'elle se trouvait maintenant tout à fait remise et qu'elle ne demandait qu'à s'éloigner. Le farmer approuva aussi la proposition. Toutefois, il exprima avec un soupir son regret d'être contraint de partir l'estomac creux, et questionné par lui, sa fille avoua se trouver dans les mêmes dispositions.

L'étranger prit alors la parole:

— J'ai ce qu'il vous faut. Suivez-moi seulement, et vous serez satisfaits.

Très intrigués, les deux Anglais gagnèrent, à la suite de leur guide, un bouquet de trembles.

Derrière les halliers, une jument alezane, un peu maigre, mais d'apparence très vigoureuse, mordillait le tronc auquel on l'avait attachée.

Au troussin élevé de la selle étaient fixés, outre une couverture roulée, une gourde et un petit sac de peau que gonflait son contenu.

Le jeune homme prit l'une et l'autre:

— Voilà de l'eau et du rhum, dit-il en élevant la gourde. Quant à ceci, c'est du "pemmican".

Lorsque Hughes Clamorgan et sa fille se furent désaltérés à leur gré et qu'ils eurent absorbé leur content de la grossière mais fortifiante nourriture, le possesseur de la jument, ayant détaché sa monture, se tourna vers eux:

— Le moment de nous séparer est venu, dit-il. Le mieux que vous ayez à faire est de gagner au plus tôt Battleford. Les abords maintenant en sont libres. Le colonel Otter y amène des renforts; vous n'aurez rien à craindre des Indiens.

— Mais, objecta le farmer, c'est qu'il y a fort loin d'ici Battleford...

— Il y a, environ quatre-vingt-huit milles, reprit l'autre sans s'émouvoir. Mais voici une jument qui vous mènera au but sans encombre... Elle est très douce, très...

— Comment, vous nous céderiez votre monture!

La figure grave du jeune homme s'éclaira d'un léger sourire.

— Vous ne prétendez pas, je pense, faire ce trajet à pied... surtout dans l'état où vous êtes et sans prendre de nourriture. Or, vous aurez, au moins, du pemmican...

— Fort bien! Mais vous-même, comment allez-vous faire?

— Oh! moi, je ne suis pas blessé, et puis j'ai une bonne carabine. Quant au cheval, il ne me sera pas difficile de m'en procurer un autre...

— Veuillez excuser mon indiscrétion, jeune étranger, dit alors Hughes Clamorgan avec une nuance de raideur, mais votre accent me laisse croire que vous n'êtes pas Anglais. J'entends, Canadien-Anglais?

— Non, je suis demi-blanc.

— Demi-blanc... écossais?

Appuyé sur sa carabine Winchester, vis-à-vis du fermier qu'il enveloppa d'un coup d'oeil résolu, le jeune homme répondit d'un ton ferme:

— Non, sir. Demi-blanc français.

Un silence un peu embarrassé suivit ces paroles. Enfin, l'Anglais, portant la main à sa ceinture, s'écria avec une évidente satisfaction:

(A suivre)

La leçon de deux grèves

Tout le monde s'accorde à reconnaitre que l'organisation ouvrière catholique a fait chez nous, depuis quelques années, des progrès surprenants. C'est ainsi, par exemple, que, dans le seul diocèse de Québec, les adhérents du syndicalisme catholique atteignent, à l'heure qu'il est, le chiffre de dix-huit mille. Et c'est un mouvement qui vient de commencer: il y a cinq ans, nos ouvriers appartenaient presque tous à des unions neutres, soit nationales, soit internationales.

Il va sans dire que celles-ci n'ont pas changé de caractère; mais presque toutes les autres se sont muées en associations confessionnelles. Quant aux organisations nationales qui sont nées durant la guerre, — et à Québec, on en compte une bonne douzaine — elles sont toutes nettement catholiques.

* * *

Même chez les ouvriers nationaux, ce mouvement rencontra, au début, une forte opposition. Certains prétendaient que c'était une manoeuvre destinée à tuer les unions ouvrières; les associations dont on parlait seraient, croyaient-ils, des "unions de prières"; les justes réclamations des ouvriers ne pourraient s'y faire entendre ou y seraient étouffées "parce que les prêtres sont pour la paix et contre la grève", et le reste, et le reste: une vraie litanie de craintes, tout un chapelet de suppositions... charitables et fausses, heureusement!

Car les événements ont fait mentir les prévisions pessimistes. Le syndicalisme catholique est celui qui, depuis cinq ans, a procuré le plus d'avantages aux ouvriers canadiens: les salaires des travailleurs québecois qui lui ont voté confiance ont été augmentés de trente pour cent alors que, dans le reste du Canada, les ouvriers syndiqués internationaux obtenaient un relèvement qui n'atteignait pas vingt-cinq pour cent; et pendant que, pour aboutir à ce résultat inférieur, ces derniers recouraient à la grève et donc, perdaient, par le chômage, de fortes sommes d'argent, les ouvriers catholiques réglaient toutes leurs difficultés sans avoir besoin de se servir, fût-ce une fois, de ce procédé ruineux.

Aujourd'hui, — quoi de surprenant! — les ouvriers de Québec sont entièrement convertis au syndicalisme catholique.

* * *

La plupart des patrons, malheureusement, ne le sont pas encore. Ils continuent à penser et à dire, comme il y a cinq ans, que "c'est bien mieux pas d'unions" et qu' "elles sont toutes pareilles."

Nous croyons volontiers que, de leur part, ce n'est pas toujours mauvaise foi. On manque de données précises sur l'évolution qui a eu lieu et, comme dans le cas des réformateurs de notre enseignement secondaire, on juge des choses d'aujourd'hui par la connaissance que l'on a de celles d'hier.

Ce qui vient de se passer à Lauzon et à Saint-Grégoire de Montmorency aidera, nous voulons l'espérer, à la conversion des patrons de bonne foi.

Car, rien ne prouve mieux, nous semble-t-il, que les unions d'ici ne sont pas "toutes pareilles": il y a, vraiment, union et union; rien ne se montre plus clairement, par ailleurs, que les unions catholiques sont une bonne chose, même pour les patrons qui les combattent ou qui les ignorent.

C'est ce que nous verrons demain.

— *L'Action Catholique.*

UN "VISAGE A DEUX FACES"

Ce que le "Journal" d'Ottawa, quotidien anglais extra-loyaliste, disait hier de la royauté anglaise et ce qu'il en dit aujourd'hui.

La ville d'Ottawa a bien fait les choses; elle a manifesté dignement les liens d'affection qui l'unissent à la royauté, les sentiments de respect qu'elle éprouve en face de celui qui est appelé, dans un avenir plus ou moins rapproché, à tenir le sceptre, symbole de l'autorité suprême dans le plus grand empire du monde.

En dépit des idées démocratiques outrées qui se sont répandues dans notre pays, depuis quelques années, l'enthousiasme du peuple a été sincère et joyeux et le visiteur princier a le droit de croire que pour longtemps encore, la royauté restera dans l'empire britannique l'institution séculaire qui unit dans un même idéal tous les peuples groupés à l'ombre du drapeau anglais.

Même pour ceux qui espèrent que le jour n'est peut-être pas éloigné où l'Angleterre mettra le comble à sa sage politique coloniale en octroyant l'indépendance absolue du Canada, la visite du prince de Galles est un événement qui sort de l'ordinaire parce qu'il met sous les yeux de tous la grandeur sublime du principe de l'autorité dans les manifestations de respect et de vénération que provoque le passage de celui qui le représente et l'incarne.

Ces manifestations n'ont rien d'exagéré et auront, nous l'espérons, une salutaire influence sur les esprits dévoyés et pervertis qui sont toujours prêts à jeter dans le peuple la graine de révolution et d'anarchie. Ces démonstrations feront contrepoids aux appels irréfléchis de certains journaux trop lâches pour répéter en face du Prince ce qu'ils ont vomi à distance.

* * *

Sur tout son parcours, le Prince de Galles a entendu l'expression des plus beaux sentiments et des souhaits les plus merveilleux. Il a vu tout un peuple se presser autour de lui pour obtenir un regard, une poignée de main, un sourire.

Tous les journaux du pays ont salué son arrivée sur la terre canadienne par les souhaits de bienvenue les plus respectueux et les mieux tournés. Jusqu'à l'*Ottawa Journal* qui a cru devoir y aller de son adresse particulière à Son Altesse Royale.

"Le peuple canadien loyal et "fidèle, représenté par sa ville "capitale a, aujourd'hui, l'honneur de vous souhaiter la bienvenue. Il considère que c'est "un privilège unique dans la vie "que de voir en personne, *un "anneau si fort dans la chaine "de l'Empire britannique..... "Vous venez à nous comme l'espoir de la permanence de "l'Empire*, le porte-étendard de "votre maison dont l'histoire "est si glorieuse et si remplie..."

Non content d'exprimer de si belles choses en un si beau langage, il dit, le lendemain: "A "cause de certaines caractéristiques de l'Empire britannique... le système monarchique "est celui qui s'adapte le "mieux". Et plus loin: "L'Empire britannique a besoin d'un "roi."

Tout cela est bien gentil et mériterait des éloges si ce n'était de l'hypocrisie et de l'avilissement. Si l'*Ottawa Journal* est sincère quand il publie de telles choses, comment va-t-il expliquer ce qu'il publiait il y a à peine deux ans?

* * *

Le 26 avril 1917, quelques semaines après le renversement du trône du Czar Nicolas de Russie, révolution qui a conduit les Alliés à deux doigts de leur perte, qui a plongé le peuple dans un abime d'anarchie et de malheurs, le *Journal-Press*, qui avait manifesté brutalement sa joie de voir un monarque renversé, répondait en ces termes à M. LeSueur, qui lui faisait remarquer qu'il avait manqué de respect pour l'institution qui est à la tête de l'Empire britannique: "*Nous "aurions dû faire suivre votre "allusion aux "royautés" par "une prostration jusques à terre afin de baiser respectueusement les orteils royaux.*" (Page de rédaction, *Journal-Press*, 26 avril 1917.)

Puis, continuant sur le même sujet il décrit tous les crimes dont les rois d'Angleterre se sont rendus coupables au cours des siècles, admettant, toutefois, que les derniers rois sont "passables" (*tolerably respectable*). Il nous semble que ce même journal chante une autre chanson en face du Prince de Galles.

Tout ceci aurait pu n'être que de l'ironie pour le plaisir de se moquer d'une institution auguste, comme il arrive aux enfants mal élevés de se moquer des vieillards et de la vieillesse, ce qui serait excusable, mais il y a plus. Il y a un profession de foi antimonarchique qu'il est nécessaire de citer précisément au moment où le *Journal* fait sa prostration jusques à terre pour baiser respectueusement les orteils royaux". tüensement oburr reũa eaestqi

Dans le même article, le *Journal-Press* du 26 avril 1917 écrivait: "Nous n'avons pas de "conseils à donner au peuple "de la Grande-Bretagne sur la "question de savoir s'il doit "conserver la monarchie et l'a"ristocratie, combien de temps "il doit les garder. C'est une "affaire qui le concerne et nous "serons satisfaits de ce qu'il dé"cidera d'en faire. *Nous pen"sons que l'Angleterre n'attein"dra son idéal qu'après s'être "débarrassé de l'une et de l'au"tre* (la monarchie et l'aristo"cratie)."

Comme sentiment de loyauté, de respect, d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, à l'égard du Roi et du royal visiteur, le Prince de Galles, il nous semble que le *Journal* aurait dû reproduire ce texte qu'il publiait au plus fort de la guerre, au moment où les Alliés reculaient sur tous les fronts et payaient, par des flots de sang, la révolution russe.

Nous avons trouvé ces paroles odieuses, en cette circonstance, et nous nous sommes promis que le jour viendrait où il serait opportun de rappeler ces propos révolutionnaires et anarchiques. C'est le moment. Le *Journal* va-t-il avoir le courage de jeter à la face du Prince de Galles, le mépris de la royauté qu'il affichait en 1917?

J.-Albert Foisy.

— *Le Droit.*

Pallie la douleur. — Demandez à n'importe quel pharmacien ou marchand de remèdes quelle est la plus populaire des huiles médecinales contre les douleurs dans les articulations, dans les muscles, les nerfs, contre la neuralgie, le rhumatisme, et il vous dira que c'est l'Huile Electrique du docteur Thomas. Elle est plus en demande que n'importe quelle autre huile. Cela vient de ce qu'elle possède de plus grandes qualités curatives que les autres huiles.

BOB ROGERS

(*Suite de la page 2*)

le bloc québecquois n'aura pas demain l'ampleur et la solidité d'aujourd'hui, peut-être espèrent-ils peu à peu le désagréger . . . M. Rogers, en tout cas, n'a jamais manqué de fréquenter, sans tapage, notre province et l'on peut noter, dans son discours d'hier, le soin avec lequel il qualifie de parti de Macdonald-Cartier le parti dont il se réclame. Ce ne doit pas être sans intention qu'il évoque ainsi les vieux souvenirs et jette à son auditoire de Winnipeg le nom de l'ancien chef conservateur français...

Mais il en faut toujours revenir à un autre point: Qui marche avec l'ex-ministre des Travaux publics? Celui-ci, depuis des mois, travaille dans la coulisse. Ses collaborateurs, pour la première fois, vont être obligés, comme lui, de s'afficher. En annonçant la constitution d'un comité national, M. Rogers s'oblige à fournir des noms, et des noms de partout. Nous avons assez hâte de voir sa liste.

Ce sera l'indication la plus précise qu'on nous ait encore donnée sur la force et le caractère du nouveau mouvement.

Omer Héroux.

— *Le Devoir.*

Mort tragique de deux prêtres

St-Paul, Minn., 3. — Le Rév. Père Conrad Glatzmaier, Bénédictin, curé de Sainte-Marie, et M. l'abbé Jules Perigord, curé de Saint-Joseph, de Stillwater, ont été tués hier lorsque leur auto fut frappé par un convoi de la Soo Line, près de Bald Eagle, non loin d'ici.

Le train, qui était en retard de deux heures, allait à un vitesse de 60 milles à l'heure lorsqu'il frappa l'auto et la traina sur une distance d'environ un demi mille. Les arbres et les maisons bordant la route empêchèrent les voyageurs de voir le train.

M. l'abbé Perigord a servi comme aumônier militaire dans les armées françaises et s'est distingué. Il fut décoré et nommé capitaine pour sa conduite héroïque.

Bonnes fermes à vendre de suite

Sainte-Anne. — Près du village. 114 acres: 100 en culture, 14 acres magnifiquement boisées, sur la rivière La Seine. Bonne maison moderne; bonne étable et hangar; terre toute clôturée. Seulement $40 l'acre avec $2,000 comptant. Le roulant de ferme à vendre en totalité ou en partie à un prix modéré. Vente urgente pour cause de santé.

Dufrost. — Près de la gare. 240 acres en culture et clôturés. Pas de bâtisses. Avec $1,500 comptant; balance en 6 ans, seulement $37 l'acre.

Starbuck. — 240 acres, en culture. Cette terre sera vendue avec labour d'automne tout fait à $48 l'acre. Termes raisonnables.

Fannystelle. — 3 milles et ½ de la gare. 320 acres, presque tout en culture; bonnes bâtisses; deux bons puits. $45 l'acre.

Madeline. — District de St-Lazare. 320 acres; 170 en culture; clôturé. Bâtisses: école, église, bureau de poste attenant à la ferme. Un autre 160 acres tout près; 50 acres en culture; bâtisses. Pour cause de maladie, on vendra de suite à $8 l'acre. Offres reçues pour achat tout comptant.

Fermes à vendre dans les paroisses françaises. Terrain de jardinage aux environs de la ville. Maisons et lots à Winnipeg et Saint-Boniface à vendre à des prix et conditions avantageuses. Assurances contre le feu.

S'adresser à *C. BUFFET*, 201 *Edifice Somerset, Winnipeg. Tél. Main 7862 et Main 623.*

En Province

SAINTE-ROSE DU LAC

Actuellement une compagnie est à construire un moulin à farine. On dit que cette même compagnie doit fournir la lumière électrique au village. Commodité presque indispensable.

* * *

Une rumeur dit que M. Emile Lussier est à rebâtir une jolie maison au village pour s'y installer avec une bonne petite compagne.

* * *

M. et Mme Michaud font preuve d'un grand dévouement en adoptant un gentil petit bébé

* * *

M. Art. Bélisle, de Montréal, vient d'entrer à la Banque Royale comme cinquième employé.

De Zélicourt.

OAK LAKE

M. le curé Derome nous est revenu de son voyage dans la province de Québec et l'est des Etats-Unis. Il se dit enchanté de la province-mère. Il trouve, dit-il, une ère de prospérité toujours croissante à tous les points de vue. En quittant Québec, il s'est rendu voir sa soeur religieuse de Jésus-Marie, de Sillery, P. Q., missionnaire depuis 35 ans à Manchester, N. H. De cet endroit, il s'est fait un devoir d'aller, sur la demande de quelques-uns de ses paroissiens, saluer leurs parents dans des villes avoisinantes et dans le Maine.

Il se montre très heureux, mais non étonné, de voir combien les nôtres font bonne figure dans les centres franco-américains. Ainsi, à Rochester, N. H., M. Richard Vachon est considéré le plus riche Canadien de la place; à South Brovick, Maine, M. Félix Vachon, frère de notre excellent co-paroissien, est l'entrepreneur le plus populaire de sa ville. Après avoir chanté la grand'messe le dimanche 10 août, et prêché en français, à la demande de M. le curé O'Brien, il se serait cru en plein Québec, à entendre les paroissiens parler le français si couramment, à la porte de l'église. A Somersworth, N.H., Mme Veuve Arthur Ouellette, soeur de notre estimé M. Emery Donais, et de Mme Magloire Masson, a des enfants qui occupent de belles positions dans les affaires.

Tout cela nous réconforte et ranime notre courage pour l'avenir.

* * *

Le 11 août dernier, le 50me anniversaire de naissance de Mme Joseph Carpentier, étaient conviés à leur table hospitalière un grand nombre de parents et d'amis. Ce qui rehaussait la joie de la famille, c'était la présence d'Arthur, en Europe depuis janvier 1916, et arrivé le 2 août dernier. Ainsi l'héroïsme du fils et les marques de respect et d'estime à la mère se tendaient la main.

Nous souhaitons de nombreuses années encore à cette digne mère de famille.

* * *

Dans le sud de Oak Lake, il y en a parmi les nôtres qui font de bonnes affaires, et ce sont ceux qui ne craignent pas le travail et qui savent combiner leurs devoirs religieux avec leurs devoirs d'état. M. Amédée Vachon vient d'ajouter un quart de section à sa belle propriété en payant comptant sa transaction. En avant les vrais patriotes!

* * *

M. Thorne, avec sa demoiselle, de Redvers, Sask., autrefois de Oak Lake, étaient en visite chez M. Edmond Emond, la semaine dernière. M. Thorne n'était pas venu ici depuis 15 ans.

* * *

Mlle Clara Vachon est retournée au Couvent de Saint-Norbert pour l'ouverture des classes, le 26 août dernier.

* * *

Les travaux à notre nouveau patinoire se poursuivent rapidement, et notre maire, M. McCubbin, vient d'orner notre village d'une jolie résidence d'été.

* * *

Mme Antonio Ducharme, avec sa famille, est revenue au foyer après une visite de deux mois hez sa mère et d'autres parents à Howell, Sask.

* * *

L'exposition annuelle est remise au 8 octobre, afin de permettre aux cultivateurs de travailler à la récolte.

E. A.

SAINTE-AMELIE

Dimanche dernier, nous remarquions au choeur le R. P. J.-M. Comte, de Saint-Alphonse, qui est venu rendre visite à M. le Curé. Tout le monde a su apprécier le très susbtantiel sermon qu'il nous a donné à la grand'messe.

* * *

Notre dernière soirée de cartes a eu un plein succès. Bonne assistance, bonnes recettes, ça ne manque pas! Voici les noms des gagnants: 1ers prix: Mme Félix Sousy et M. Nap. Callewaert; 2mes prix: Mlle Augusta Zuyse et M. Marius Roche; consolation: Mlle Marguerite Altinburg et M. Nap. Roy. C'est M. Maurice Croevelot qui gagna le service de table en argent que l'on fit rafler à la fin de la soirée.

* * *

Nos enfants commencent à aimer le Collège de Saint-Boniface. Jules et Marcel Delanois sont partis mercredi. Jean Moriaux ira les rejoindre cette semaine. Dans quelques jours, Rodolphe et Isaïe Archambault nous quitteront également pour poursuivre leurs études au Juniorat des RR. PP. Oblats. A tous nous souhaitons courage, persévérance et succès.

* * *

Les Dames de Sainte-Anne et les Enfants de Marie sont d'accord pour organiser une intéressante soirée cet automne.

Mlles Agatha McDougall et Alexandrine Bonin ont accepté de prendre l'initiative de l'organisation. Nous leur offrons d'avance nos plus sincères remerciements. Les encourager sera travailler à une bonne oeuvre.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

LUNDI, LE 8 SEPTEMBRE

BLE

No 1 Nord déchargé	$2.15
No 2 Nord déchargé	2.12
No 3 Nord déchargé	2.08
No 4 Spécial	2.02
No 5 Spécial	1.91
No 6 Spécial	1.81
Track	2.15
Rejeté No 1	2.04
Rejeté No 2	2.01
Rejeté No 3	1.96
"Smutty" No 1	2.06
"Smutty" No 2	2.03
"Smutty" No 3	1.99
Criblures, La tonne	14.00

AVOINE

2 C. W., déchargé	$ .89¾
No 3 C. W.	.87¼
Fourrage 1	.87⅛
Fourrage 2	.84¼
Track	.84¼

ORGE

No 3 C. W.	$1.27¾
No 4 C. W.	1.24¼
Rejeté	1.19¼
Fourrage	1.18¾

LIN

No 1 C. W., déchargé	$5.15
No 2 C. W.	4.95

SEIGLE

C. W.	$1.38⅛

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

LUNDI, LE 8 SEPTEMBRE

"Steers."—	
Excellent	$10.50 à $12.00
Bons	$9.00 à $10.00
Moyens	$7.00 à $8.50
"Feeders" et "Stockers".—	
De choix, Lourds	$9.50 à $10.50
De choix, Legers	$6.00 à $7.50
Bons	$7.25 à $8.00
"Bulls".—	
Excellents	$6.75 à $7.50
Bons	$6.00 à $6.50
Ordinaires	$5.00 à $5.50
"Oxen".—	
De choix	$8.00 à $9.00
Bons	$7.25 à $7.75
Moyen	$6.00 à $7.00
Taures.—	
Excellentes	$8.00 à $10.00
De choix	$6.75 à $8.00
Veaux.—	
Légers, De choix	$10.00 à $12.50
Lourds, De choix	$9.50
Cochons.—	
Choix	$19.00
Lourds	$15.50 à $16.50
Truies	$14.00 à $15.00
Légers	$16.50 à $18.00
"Stags"	$9.00 à $10.00
Moutons.—	
Agneaux	$9.00 à $12.50
Moutons	$7.50 à $9.00
Vaches.—	
De choix	$8.25 à $9.50
Bonnes	$6.50 à $7.50
Moyennes	$5.50 à $6.50
"Canners"	$4.25 à $6.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Du "jobber" au detailleur—	
Cartons	$ .55
Libres	$ .48
Beurre.—	
Crémerie, Au détailleur	$ .56—.57
De ferme, Aux cultivateurs	$ .40—.42
Légumes nouveaux.—	
Patates, Lot de 10 minots	$1.20
Navets, la livre	$ .03
Carottes, la livre	$ .05
Betteraves, la livre	$ .04
Oignons de Washington, la liv.	$ .06
Choux, la livre	$ .03
Rhubarbe, la livre	$ .02½
Céleri, Colombie-Anglaise	$ .10
Céleri, Manitoba, La douz.	$ .90
Tomates d'Ontario, Le panier	$1.50
Piments, La panier	$2.50
Choux-fleur, La douzaine	$2.25

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant aux marchands de la ville.

Five Roses, Sac de 98 livres	$5.35
Five Roses, 2 sacs de 49 livres	5.45
Five Roses, 4 sacs de 24 liv.	5.55
Purity, Sac de 98 livres	5.35
Purity, 2 sacs de 49 livres	5.45
Purity, 4 sacs de 24 livres	5.55
Royal Household, Sac de 98 liv.	5.35
Royal Household, 2 sacs de 49	5.45
Royal Household, 4 sacs de 24	5.55
Maple Leaf, Sac de 98 livres	5.35
Maple Leaf, 2 sacs de 49 livres	5.45
Maple Leaf, 4 sacs de 24 livres	$5.55
Gruau	$4.20—$4.50

Alimentation—

	Son	Gru
Winnipeg	$40.00	$50.00

(Domestique, f.o.b. Winnipeg.)

"Red Top" No 1	$28.00
"Red Top" No 2	$26.00
No 1 "Upland"	$24.00
No 2 "Upland"	$22.00
No 1 "Timothy"	$32.00
No 2 "Timothy"	$30.00

Ceux qui encouragent les journaux catholiques font véritablement de l'apostolat

RENOUVELEZ VOTRE ABONNEMENT

West Canada Publishing Co., Ltd.,
Winnipeg, Man.

Messieurs,

Ci-inclus $2.00 pour renouveler mon abonnement à la "Liberté".

....

....

L'UTILITE D'UN TAUREAU LAITIER DE RACE PURE DANS UN TROUPEAU DE VACHES COMMUNES

Quelques expériences et quelques résultats. — Ils démontrent combien facilement on peut se constituer un bon troupeau de laitières.

(Par E.-S. Archibald, B.A., B.S. A., dir. des Fermes Expér.)

Les fermes expérimentales du Dominion se sont beaucoup occupées de ce sujet en ces sept dernières années, et un grand nombre d'expériences portant sur ce point sont maintenant en cours d'exécution. Nous n'avons encore que peu de résultats précis à donner, car il faut nécessairement accumuler des renseignements très exacts pendant un grand nombre d'années sur un sujet aussi important.

Tant de facteurs sont à considérer dans ces expériences qu'il ne nous est pas encore possible de présenter des conclusions précises. Cependant les rapports sommaires que nous publions ci-après méritent d'être étudiés, car ils montrent que des progrès ont été accomplis.

En toute justice pour les vaches et les génisses plus jeunes, il y a deux points qu'il importe de mentionner, savoir:

1. Pendant la guerre il était difficile de se procurer des aliments, et c'est pourquoi les générations plus jeunes n'ont pas eu d'aussi bonnes occasions que leur mère au même âge.

2. Les troupeaux métis se sont accrus rapidement et cet accroissement par lui-même signifie généralement une production plus faible, mais avec les conditions de main-d'oeuvre et d'aliments résultant de la guerre, le manque de pacage, etc., il y a une marge considérable d'erreurs qui peuvent être corrigées l'année suivante.

Nappan, Nouvelle-Ecosse

Expérience commencée en 1911.

Rapport sommaire jusqu'au 1er avril 1919.

En 1911, nous avons acheté comme troupeau de souche onze bonnes génisses antenaises métisses, représentant les bonnes génisses laitières de ce genre dans cette partie de la Nouvelle-Ecosse. Neuf seulement de ces bêtes ont été employées dans cette expérience. Elles se sont montrées de très bonnes génisses, donnant une bonne production, bien supérieure à la production moyenne des génisses métisses dans l'est du Canada. Pendant les trois premières années ces génisses de souche ont été accouplées à des taureaux Ayrshires, Holsteins et Guernseys et ont donné respectivement huit, six et trois génisses. Cette opération a été répétée les trois années suivantes et il en est résulté quatre, trois et trois génisses de la même souche. Les génisses et leur progéniture ont été continuellement accouplées à des taureaux de la même race que leur père.

Il est résulté de ces opérations, au cours de ces sept années, un troupeau nombreux de bonnes vaches métisses, toutes descendant des neuf génisses métisses et toutes issues de taureaux de race pure. Aucun croisement de race n'a été fait.

Lorsque cette expérience a été commencée, nous n'avions une quantité suffisante de pacage que pour les génisses de souche et la première génération de veaux, mais nous comptions augmenter immédiatement l'étendue de ces pacages. Cette augmentation ne s'est pas faite cependant, à cause de la guerre. En raison de ce fait, la production du lait des vaches de souche n'a pas présenté l'augmentation qu'elle aurait dû présenter sur la production des génisses; il en a été de même pour chaque génération successive de génisses, qui n'ont pas fait une augmentation de production proportionnelle à l'amélioration dans leur généalogie.

Chaque génération de génisses avait été accouplée de façon à vêler au même âge et à la même saison de l'année que les génisses de souche. Si nous avions eu des pacages à leur donner, la comparaison aurait été idéale. Mais dans les conditions où nous nous trouvions, le manque toujours croissant d'aliments a été un obstacle à la production de chaque génération successive de génisses améliorées.

Un point frappant que ce travail a mis en relief, jusqu'ici, c'est que les taureaux des différentes races ont perdu leur type laitier, la couleur et les autres caractères de la race.

La masse de données recueillies jusqu'ici est si volumineuse que nous ne pouvons présenter qu'un rapport sommaire. Voici les points qui ressortent le plus jusqu'à date:—

1. Les génisses métisses de souche ont donné une excellente production à l'âge de deux ans, mais cette production ne s'est pas beaucoup accrue lorsque ces génisses sont devenues des vaches formées, à cause des raisons déjà citées.

2. Génisses Ayrshires du premier croisement (veaux de la première génération issus de génisses de souche accouplées à un taureau Ayrshire) — 50 pour cent de sang Ayrshire, 71.4 pour cent de ces génisses ont dépassé la production de leur mère à l'âge de deux ans, 28.5 pour cent à l'âge de trois ans; 14.2 pour cent à l'âge de 4 ans et 33.3 pour cent à l'âge de cinq ans.

3. Deuxième génératiron de génisses Ayrshires (filles du premier croisement Ayrshire) —75 pour cent de sang Ayrshire. A l'âge de deux ans, 25 pour de ces génisses ont dépassé la production de leur mère; à l'âge de trois ans, 25 pour cent encore étaient supérieures et à l'âge de quatre ans, 33.3 pour cent.

Par comparaison aux génisses de souche, à l'âge de trois ans, 33.3 pour cent des génisses de la deuxième génération se sont montrées supérieures à leur grand'mère.

4. Ayrshires du troisième croisement—87½ pour cent de sang Ayrshire. Celles-ci n'ont pas eu encore une bonne occasion d'être comparées, mais jusqu'ici elles n'ont pas dépassé leur mère d'une façon appréciable.

5. Génisses Holsteins du premier croisement (première génération de veaux issus des génisses de souche accouplées à un taureau Holstein)—50 pour cent de sang Holstein—50 pour cent de ces génisses ont dépassé leur mère à l'âge de deux ans, 16.6 pour cent à l'âge de trois ans, et 16.6 pour cent à l'âge de quatre ans. L'amélioration n'est pas aussi prononcée que pour la première génération des génisses. C'est peut-être parce que le taureau n'était pas un aussi bon géniteur laitier, mais plutôt parce que l'étendue de pacage par tête était moins grande et que l'alimentation d'été n'était donc pas aussi bonne.

6. Deuxième génération de génisses Holsteins, 75 pour cent de sang Holstein, 66.6 pour cent de ces bêtes ont dépassé leur mère à l'âge de deux ans; c'est là un progrès sensible sur les génisses Ayrshires du même élevage.

Fredericton, N.-B.

Commencement de l'expérience en 1915.

Rapport sommaire jusqu'au 1er avril 1919.

1. Les vaches de souche représentaient la vache laitière de qualité moyenne du district.

2. Le premier tableau donne la production des vaches de souche à l'âge adulte, la deuxième année qu'elles étaient en notre possession, et après la naissance de la première génération de veaux (métis Holsteins).

3. Le deuxième tableau indique la production à l'âge de deux ans des génisses Holsteins issues des vaches de souche. Une comparaison établit que ces génisses ont produit 2 pour cent de plus et autant de gras que leurs mères à maturité. A l'âge de trois ans ces génisses produisent 30 pour cent de plus qu'à l'âge de deux ans, et l'on peut prédire qu'elles donneront au moins 33 pour cent de plus que leurs mères lorsqu'elles seront entièrement développées.

4. Le tableau 3 montre les vaches de souche arrivées à l'âge adulte et leur lactation actuelle.

5. Le tableau 4 représente leur deuxième génération de veaux issus d'un taureau Shorthorn, à l'âge de deux ans dans leur période de lactation. On voit qu'elles égalent leurs mères à l'âge adulte.

Ottawa, Ont.

Expérience commencée en 1913.

Rapport sommaire au 1er avril 1919.

1. Les vaches métisses de souche étaient les meilleures vaches métisses, Ayrshires et Holsteins que nous pouvions nous procurer. Elles avaient été divisées également et toutes étaient adultes. Nous pensions qu'il serait difficile d'en élever des filles qui seraient supérieures à leurs mères.

2. La destruction de nos bâtiments par le feu en 1913 et d'autres circonstances nous ont obligés plus tard à nous débarrasser d'un grand nombre de ces vaches de souche. Ce fait, joint à cet autre fait que la majorité des veaux venant au monde pendant les deux premières années étaient des taureaux, ont retardé les progrès.

3. Deux vaches de souche seulement ont des filles qui ont complété une ou plusieurs périodes entières de lactation et dont les détails sont donnés ci-joint. A l'heure actuelle plusieurs génisses métisses, Ayrshires et Holsteins, complètent des productions de deux ans. Beaucoup ont donné plus de 10,000 livres de lait et d'autres sont égales ou supérieures à la production moyenne donnée par leur mère à l'âge adulte.

Lacombe, Alberta

Expérience commencée en 1913.

Rapport sommaire jusqu'au 1er avril 1919.

1. Les vaches de souche sont divisées en deux groupes, savoir:

A. Métisses Holsteins de choix.

B. Vaches communes adultes, représentant les vaches métisses moyennes du sud de l'Alberta.

2. Les tableaux se passent de commentaires. On voit que pour les deux groupes la progéniture issue d'un taureau de race pure a produit à l'âge de deux ans autant que les mères à maturité.

3. Le gros pourcentage de veaux mâles obtenus au cours de cette expérience a retardé les progrès mais nous comptons, l'année prochaine, voir une augmentation soutenue dans la production de la progéniture.

Agassiz, C.-B.

Expérience commencée en 1913.

Rapport sommaire jusqu'au 1er avril 1919.

1. Les dix-huit premières vaches de souche comptaient un certain nombre d'excellentes vaches métisses adultes. Les progrès seront donc nécessairement plus lents que si ces vaches avaient été mauvaises.

2. En 1915, 1916 et 1917, nous nous sommes servis des vaches pour des expériences d'alimentation, ce qui explique leur production relativement plus faible qu'en 1914.

3. Le premier taureau employé dans ce travail n'avait pas la même excellence relative de type et de production que les femelles métisses. C'était cependant un assez bon taureau.

4. Pour les années 1915-16, nous donnons, parmi les dix-huit vaches signalées, la production de plusieurs génisses de deux ans provenant des premières vaches et issues de taureaux inconnus.

5. Nous avons dû réduire le nombre de vaches en 1916-17, pour loger les jeunes bestiaux. Les relevés de cette année comprennent également les productions données par les génisses; si l'on tient compte de ce fait, on doit conclure qu'il y a eu une augmentation sensible de production.

6. En 1917-18, toutes les premières excellentes femelles de souche ont disparu. Les relevés de production de cette année-là ont été donnés par les filles de ces vaches, dont la majorité n'ont que deux ans. Dans deux années, par conséquent, lorsque ces animaux seront entièrement développés, le troupeau métis devrait accuser une production laitière d'au moins trente pour cent supérieure à celle du troupeau de souche.

7. Nous employons aujourd'hui des taureaux de qualité bien supérieure et nous comptons donc qu'à l'avenir les progrès seront encore bien plus prononcés.



RAISONS POUR LESQUELLES UN FERMIER DOIT AVOIR UN SILO

(Journal d'Agriculture)

La valeur de la récolte ensilée est augmentée de 40% sur la récolte engrangée.

Les produits d'un acre de terre prennent moins de place dans un silo qu'à l'état sec dans une grange.

On a beaucoup plus de nourriture digestive dans un acre de blé d'Inde ensilé que dans un acre de foin.

Le silo fournit une nourriture d'une qualité uniforme.

L'influence de l'ensilage bien conservé sur la santé et la digestion est très appréciable.

Le silo permet de conserver une plus grande quantité d'aliments nutritifs qu'il n'est possible de préserver par toutes autres méthodes connues.

La nourriture la plus succulente est celle qui reste telle que la nature nous la donne.

Attendu que la grange est beaucoup plus petite lorsqu'on se sert du silo, il y a moins de danger pour le feu; ainsi le coût des assurances est beaucoup moindre.

Avec un silo le mauvais temps n'empêche pas de faire la récolte.

Son usage nous permet de garder plus d'animaux, d'augmenter par là la fertilité de la ferme et de retirer en retour une récolte plus abondante, ce qui permet d'augmenter encore le troupeau.

L'ensilage est considéré comme la partie la plus économique de la ration donnée aux vaches laitières et au jeune bétail.

Il permet d'économiser environ un tiers et plus de la nourriture donnée pendant l'hiver.

Le silo prévient la perte entraînée par le séchage.

Il n'y a pas de danger pour le fourage qui est emmagasiné dans le silo durant les sécheresses de l'été. Ce fourrage fournit une nourriture succulente, particulièrement dans les régions où les pâturages manquent de bonne heure.

Les herbes qui ne sont aucunement propres à faire du bon foin, telles que: les chardons, les mauvaises herbes, peuvent être conservées dans le silo et changées en une nourriture savoureuse.

Les récoltes peuvent être engrangées plus à bonne heure, permettant ainsi aux fermiers de faire plus de labours d'automne.

D'après certaines expériences, il ne coûte pas plus cher de nourrir deux vaches avec de l'ensilage que d'en nourrir une avec les mêmes produits non ensilés.

La commodité dans l'alimentation et l'économie dans l'engrangement (car dix tonnes d'ensilage peuvent être emmagasinées dans le même espace qu'une tonne de foin), sont à l'avantage du silo.

Quand la ration est bien proportionnée, l'ensilage est un plus grand producteur de lait et de matière grasse qu'aucune autre nourriture connue.

Les animaux que l'on nourrit à l'ensilage sont, en général, en meilleure santé.

On ne perd rien de la récolte du blé d'Inde lorsque toutes les précautions nécessaires sont prises.

L'usage du silo permet de diminuer considérablement la superficie des pâturages.

L'industrie laitière n'est profitable durant l'hiver que si le fourrage est succulent et il n'y a pas de raisons de se débarrasser d'une partie de son troupeau pendant les sécheresses.

L'ensilage est la nourriture la moins coûteuse et la meilleure que l'on puisse produire.

C'est un approvisionnement sûr, nonobstant la sécheresse, l'inondation ou la neige.

Il est possible de garder plus d'animaux sur une certaine superficie de terrain lorsqu'on fait usage du silo.

L'ensilage permet de faire usage des tiges du blé d'Inde qui ne pourraient être employées autrement.

Il excelle de beaucoup la nourriture sèche en ce qui concerne la production du boeuf de boucherie.

Il tient les jeunes animaux en bonne condition, tout en les faisant profiter pendant l'hiver; il facilite l'économie dans la production du lait et du beurre.

Son emploi requiert moins de travail pour entretenir un troupeau que l'on veut garder avec soin toute l'année à l'écurie.

Il permet aux pâturages du printemps de se refaire avant de recevoir le troupeau.

Il facilite la conservation du fourrage, qui murit pendant la saison pluvieuse lorsque le séchage est pratiquement impossible.

Il met fin à la méthode de ne cultiver que des céréales, lesquels ne retourneront guère au sol les éléments soutirés.

L'ensilage augmente le pouvoir digestif des vaches.

Le silo supplée aux pâturages, et sur lui repose le fardeau de l'approvisionnement pour l'hiver.

La pratique de faire paitre les vaches durant la nuit, et de leur donner de l'ensilage le jour, est très louable.

Le silo permet d'emmagasiner le surplus des années d'abondance, pour les années de disette.

L'expérience prouve que les jeunes boeufs engraissés à l'ensilage coûtent moins cher et rapportent de plus grands profits.

L'ensilage permet d'économiser une grande partie du grain nécessaire pour engraisser le bétail; les animaux qui sont nourris à l'ensilage engraissent plus vite et la chair est meilleure.

Le silo aide au maintien de la fertilité du sol.

La saveur de l'ensilage pour le bétail et les moutons est universellement reconnue par tous ceux qui en ont fait usage.

Le bétail montre une grande avidité pour l'ensilage. Son goût succulent le rend comparable à l'herbe et à tout fourrage vert.

Le lait de choix provient d'un troupeau que l'on soigne à l'ensilage.

Le silo donne une meilleure apparence à la ferme.

Au moyen du silo le fourrage est emboîté, tout comme les fruits, les légumes que la ménagère a mis en bidons.

Il n'est guère possible de produire une aussi grande quantité de bon fourrage sur un acre de terre, qu'en semant du blé d'Inde que l'on confine plus tard au silo.

Les vaches le mangent avec appétit dans toutes les saisons de l'année.

Durant l'hiver si vous donnez aux vaches une ration bien balancée de cette nourriture succulente, elles maintiennent leur rendement de lait comme pendant l'été.

Chaque hiver le rendement de lait diminue. On y remédie en servant de l'ensilage aux vaches.

Avec un silo on peut garder plus d'animaux.

On peut encore garder le même troupeau sur moins grand de terrain, laissant plus grand pour la culture.

L'ensilage est une meilleure nourriture que les légumes.

En en servant aux vaches votre chèque de la beurrerie augmente.

Le silo conserve la nourriture pure, succulente, savoureuse, dans tous les pays.

Un silo, c'est une tour qui marque les degrés du progrès en agriculture.

L'ensilage augmente la production.

L'ensilage économise le temps et le travail.

Le silo n'est pas une "expérience", mais une "preuve".

Le haut prix actuel des denrées alimentaires et des animaux vivants commande au fermier de conserver la richesse que la terre produit.

Quand les terrains sont très élevés, il est plus profitable de se procurer une nourriture succulente par le silo que par les pâturages.

Tous les laitiers de progrès considèrent que le silo est une partie importante de leur outillage, et son contenu augmente grandement le rendement du lait.

L'ensilage vaut autant que l'herbe en ce qui concerne la production du lait.

L'ensilage est une nourriture moins coûteuse que le pâturage.

L'ensilage est synonyme d'économie en ce qui concerne le bétail.

Il engraisse les animaux beaucoup plus vite.

Le silo se paye par lui-même la première année; après, c'est un profit net.

L'ensilage est une nécessité pour la production plus économique du lait et de la crème: le silo devrait être sur chaque ferme.

Il n'y a pas de manières d'emmagasiner le fourrage (tonne pour tonne), à meilleur marché que le silo.

L'ensilage est très agréable au goût.

Il a été prouvé que le blé d'Inde à silo ou l'ensilage donne deux fois plus de matière sèche (dry matter) que les légumes cultivées sur un même espace de terrain que le blé d'Inde.

Il y a un grand nombre de produits propres à l'ensilage tels que l'herbe, le trèfle, la luzerne, l'avoine, l'orge, le blé et beaucoup de mauvaises herbes.

Il facilite l'engrangement du foin et du grain.

La méthode du silo est de beaucoup la moins coûteuse et la meilleure manière de manier la récolte du blé.

L'ensilage aide à garantir les animaux de certaines maladies.

Le silo favorise la vente d'une ferme à un plus haut prix.

Le fait que tous les fermiers qui se servent du silo sont unanimes à proclamer ses avantages, est la meilleure recommandation possible.

Comme conclusion, nous dirons: qu'il a été suffisamment prouvé que l'ensilage est une nourriture salubre et nourrissante pour le bétail, qu'il peut être substitué aux légumes avec avantage parce qu'il est succulent et digestif, que le lait qui en résulte est succulent et agréable au goût. Il tient le fourrage en bonne condition des années d'abondance jusqu'au temps de disette. En se servant de l'ensilage, un plus grand nombre de bestiaux peuvent paitre sur une étendue de terrain limitée.

Arthur LAMARRE.

Un miracle à Sainte-Anne-de-Beaupré

Québec, 3. — On rapporte un nouveau miracle qui se serait produit à Sainte-Anne de Beaupré. Une femme de Manchester, N.H., nommée Dora Dugré, déclare qu'elle était aveugle depuis 14 ans. Après avoir passé 5 jours au Sanctuaire de la Grande Thaumaturge, elle fut guérie complètement de sa cécité.

Mathusalem qui se cherche un assureur

Lexington, Kentucky, 3. — "Uncle Johnny" Shell, que l'on dit l'homme le plus vieux du monde, a célébré le 131me anniversaire de sa naissance en faisant demander un agent d'assurance-vie. L'agent regarda sa carte et s'aperçut qu'elle n'allait que jusqu'à 105 ans. Il est actuellement en pourparlers avec la compagnie qu'il représente pour savoir s'il a le droit d'assurer "Uncle Johnny".

Chômage des tramways à Columbus

Columbus, Ohio, 3. — La ville s'est éveillée ce matin pour trouver inopinément les conducteurs et les wattmen des tramways en grève. Les gens ont été forcés de marcher ou de prendre des voitures.

La grève de Marseilles se continue

Marseille, 3. — La grève sur les quais de Marseille se continue encore sans désordre, mais on craint que des conséquences sérieuses n'en résultent si un règlement n'est effectué bientôt, car on dit que les fabriques de savon et les raffineries d'huile pourraient bien manquer de matières premières.

Le comité exécutif des Unions du Travail Fédéré du département a décidé, dans le cas où les patrons refuseraient de se rendre au désir des employés, d'appeler une grève générale.

Accident qui fait 6 victimes

Montréal, 3. — Quatre personnes ont été tuées instantanément pendant que deux autres ont été blessées grièvement dans un accident d'auto, arrivé à Saint-Bonaventure, près de Drummondville, dans la nuit de dimanche soir. La voiture manqua un pont sur la rivière aux Vaches et déboula en bas du remblai. Les morts sont: MM. Alfred Marcotte, Drummondville; Omer Castonguay, âgés de 4 et 7 ans. Les blessés sont Mme Omer Castonguay et son bébé de huit mois, souffrant tous les deux de contusions et de lésions.

Inséparables dans la mort

Chicago, 3. — "Je mourrai avec toi, Marie", telles furent les paroles prononcées par M. W. Tanner, agent de change pour la compagnie de chemin de fer Baltimore et Ohio. Son épouse avait un pied pris dans les dormants de la voie ferrée et il n'avait pas le temps de l'arracher de là avant l'arrivée du rapide. Après avoir prononcé les paroles plus haut citées, il ferma les yeux, embrassa son épouse et ils furent tous les deux broyés à mort. Un signaleur perdit une jambe en essayant de les sauver. Les deux victimes laissent trois orphelins.

La spéculation et le cout de la vie

Paris, 3. — Un ère de spéculation alarmante sur les aliments dans les Etats-Unis et sur le marché mondial est en grande partie responsable du coût de la vie, dans l'opinion de M. Herbert Hoover, président de l'organisation de secours inter-alliée, qui, à la veille de son départ pour les EtatsUnis a accordé une interview à la Presse Associée.

Les entrepôts dans les ports du nord de l'Europe regorgent de vivres, principalement de viandes, de gras et de produits laitiers, envoyés par les marchands de l'univers entier, dit M. Hoover. Ces marchands ont trafiqué sur les ventes en Pologne, en Tchéco-Slovaquie, dans les Etats des Balkans et en Allemagne. Une grande quantité de ces approvisionnements sont en danger de se gaspiller vu que les marchés du centre de l'Europe doivent limiter leur approvisionnement à leur crédit.

Les spéculations de cette année, a déclaré M. Hoover, sont dues dans mon opinion à la croyance des marchands que lorsque le blocus serait levé, s'affirmerait une énorme demande pour les vivres et autres produits sur les marchés du centre et de l'est de l'Europe. Cette spéculation n'est pas due à quelque manque considérable de l'approvisionnement actuel.

"Le prix actuel des vivres n'est pas dû au surplus d'exportation en Europe des Etats-Unis durant l'année dernière."

Les gaietés de l'annonce

On ne lit pas assez les petites annonces de certains journaux. On y fait, par-ci par là, d'amusantes trouvailles et l'on y pêche, à tant la ligne, des bizarreries joyeuses. Sous ce rapport, le record de l'annonce abracadabrante paraît appartenir à un grand journal londonien. Voici, dans toute sa simplicité, ce document authentique:

"A vendre, un homme pétrifié, qu'on suppose avoir été un amiral anglais, mort en Patagonie il y a deux cents ans environ. Ecrire, etc., etc."

Il n'y a vraiment que les Anglais pour avoir des choses pareilles à vendre. Avec un beau sang-froid et un joli sans-gêne, les Anglais vendent leur homme pétrifié en "supposant" que ce fut un amiral anglais. Pourquoi amiral? Pourquoi anglais? A-t-on retrouvé des traces de costume, de petites pierres rondes avec des petites ancres incrustées sur les pectoraux et les manches de la momie? Y avait-il à côté un plum-pudding putréfié? Le prospectus n'en dit rien, il a tout simplement supposé, et quand on fait des suppositions, on n'en saurait trop faire. Et pourtant, si l'on y avait songé dans la Grande-Bretagne, on n'aurait pas été si fier de cet amiral. Car s'il y a quelque chose d'humiliant pour un homme de mer, c'est d'être pétrifié. Un amiral anglais n'eût dû finir que liquéfié.

La locomotive du train royal

La compagnie du Pacifique Canadien a entrepris il y a quelque temps à ses usines Angus de Montréal, la construction de seize nouvelles locomotives, toutes plus lourdes et plus puissantes que celles qui sont actuellement en usage sur les divers réseaux du Dominon. Les nouvelles machines, qui seront employées pour le service des voyageurs entre Fort William et Winnipeg, de même qu'entre Smith's Falls, Trenton et Havelock, élimineront désormais sur ces lignes les convois en deux sections, car chacune d'entre elles est suffisamment puissante pour traîner deux fois le nombre de wagons constituant un train ordinaire.

Ces locomotives sont construites sous la surveillance de M. W.-H. Winterwood, l'ingénieur-mécanicien en chef de la compagnie, qui en a dressé lui-même les plans. Avec son tender, dont la capacité est de 8,000 gallons d'eau et sa provision de charbon, chaque machine pèse 480,000 livres; les dimensions des cylindres sont de 25 par 30 pouces et le diamètre des roues motrices est de 75 pouces. La pression de vapeur de la bouilloire est de 200 livres, ce qui permet à la locomotive de développer un effort de traction de 42,000.

On a vu à assurer le confort du mécanicien et du chauffeur, en apportant un soin particulier à la construction des quartiers qu'ils occupent sur la machine; leur cabine est en effet pourvue de tout ce qui peut faciliter leur travail fatigant, la nuit et durant les mois de la mauvaise saison.

Une de ces locomotives, la première sortie des usines, emporte actuellement à travers le continent le luxueux train du prince de Galles.

Le juge à l'accusé:

— N'essayez pas de nier, on vous a surpris dans l'escalier, vous descendiez avec une pendule.

— Mon président, je voulais la "remonter"!

LES EVENEMENTS

La Session à Ottawa

Ottawa, 2. — La troisième session du treizième parlement s'est ouverte hier, à trois heures de l'après-midi, au musée Victoria, qui sera une fois de plus le témoin impassible des efforts oratoire de nos législateurs. La cérémonie d'ouverture a été très simple. Le gouverneur-général, en costume d'apparat et précédé d'une garde à cheval, s'est rendu à la salle du Sénat, où, devant les sénateurs, les députés et quelques dames, il a prononcé, en anglais et en français, le discours suivant;

Honorables Messieurs du Sénat,
Messieurs de la Chambre des Communes,

Dans cette visite, la première qu'il fait au Canada, Son Altesse le Prince de Galles renoue, sans tarder, ses excellents rapports avec ses camarades de l'armée canadienne et, en même temps, entreprend la tâche importante de se rendre compte, par lui-même, des ressources et du développement de notre pays, et des aspirations idéales de notre peuple. La chaleureuse et sincère bienvenue qui l'accueille partout est une preuve que les liens qui unissent notre pays à la mère patrie et aux autres Dominions dans une grande communauté de nations, n'ont jamais été plus intimes ni plus fermes qu'aujourd'hui.

L'urgence de procéder immédiatement à l'examen du Traité de paix entre les Puissances alliées et l'Allemagne, signé à Versailles le vingt-huitième jour de juin mil neuf cent dix-neuf, m'a forcé de vous convoquer pour reprendre vos travaux qui, je l'espère, ne seront pas de longue durée.

Mes conseillers sont d'avis que ce Traité ne devrait pas être ratifié au nom du Canada sans avoir été approuvé par le Parlement. Des copies authentiques de ce document seront soumises sans délai à votre examen.

On vous demandera de plus d'étudier d'autres mesures parmi lesquelles seront comprises celles que rendent immédiatement nécessaires le retour prochain de la paix et les conditions du Traité de Paix.

Messieurs de la Chambre des Communes:

Des prévisions budgétaires vous seront soumises pourvoyant aux moyens financiers que pourraient nécessiter le Traité de paix et autres fins.

Honorables Messieurs du Sénat,
Messieurs de la Chambre des Communes:

Pendant plus de cinq ans le monde a subi la désolation et l'horreur d'une guerre qui lui était imposée par un esprit et un dessein d'agression intolérables. Heureusement notre pays n'a pas souffert des désastres et des ruines qui ont accablé plusieurs autres nations, mais notre participation à la guerre nous a imposé de lourds fardeaux et de grands sacrifices que notre peuple a supportés avec un courage inébranlable. Avec une respectueuse reconnaissance, nous nous rendons compte que le monde sort victorieux de cette longue lutte contre les forces d'un militarisme barbare et d'une attaque féroce. Le travail de construction pourra être difficile et même pénible, mais nous devons l'entreprendre avec la même détermination et le même courage irréductibles qui ont soutenu notre conduite durant les années de lutte. A vous et à la grande nation dont les intérêts vous sont confiés je souhaite la protection divine dans votre labeur.

Le but de la session

Comme l'indique le discours du trône, le Parlement a été convoqué pour que le traité de paix soit étudié et ratifié. Le Canada, par ses représentants à Paris, a apposé sa signature au bas du traité de paix, non pas comme nation distincte, mais comme dominion autonome de l'Empire britannique. Il est pour le moins cocasse que ce traité ait été ratifié au parlement anglais avant de l'avoir été dans les dominions. La signature du Canada ne compte pas auprès des vraies nations, comme la France, les Etats-Unis, l'Italie, l'Allemagne, etc. Que le Parlement canadien ratifie le traité ou ne le ratifie pas, le laisse intact ou le modifie, peu importe aux yeux de ces nations. Pour elles, seule la signature de l'Angleterre a de la valeur.

Si le Parlement canadien est mécontent de certaines clauses — il est peu probable qu'il le soit — ce serait simplement une chicane de famille entre l'Angleterre et son dominion, chicane dans laquelle l'Angleterre aurait le dessus, puisqu'elle seule détient l'autorité. Que l'Angleterre ait consenti à accepter les réclamations du Canada, pour les faire siennes ensuite, très bien; mais il ne peut en être ainsi, puisque le traité de paix a été ratifié au Parlement de Londres, avant que les parlements des dominions aient soufflé mot. La ratification du traité de paix par le Parlement canadien sera du pur camouflage, de la poudre jetée aux yeux de la population qui croira que le Canada est devenu un pays très important, presque une nation, alors que la situation internationale de ce pays est restée la même. Le Canada d'après-guerre diffère de celui d'avant-guerre, parce qu'il est grevé de dettes, que 50,000 de ses fils sont tombés sur les champs de bataille d'Europe, pour détruire un impérialisme qui, mort à un endroit, repousse ailleurs de plus profondes racines. Les relations impériales elles-mêmes n'ont été que très peu modifiées.

La Ligue des Nations

Le discours du trône ne fait pas mention de la Ligue des Nations; pourtant le Canada a apposé sa signature à la charte de la Ligue et cette signature inoffensive au bas du traité de paix pourrait entraîner de graves conséquences. Il s'agit de l'article dix, tant discrédité au Sénat américain. Par cet article, le Canada serait obligé de maintenir l'intégrité territoriale de tous les membres de la Ligue, en cas de besoin. D'après le président Wilson, ce serait une obligation morale, qui devrait être soutenue, dans les cas concrets, par une loi du Parlement. Mais que n'a-t-on pas fait de nos jeunes gens canadiens, au cours des dernières années, au nom d'une simple obligation, morale, disaient les uns, de convenance, disaient les autres?

La question de la Ligue des Nations sera certainement discutée en Chambre, bien que le discours du trône la passe sous silence, comme pour le traité de paix, la signature du Canada au bas de la charte de la Ligue ne vaut qu'en fonction de l'Angleterre.

Devant l'évidence de nos liens de plus en plus serrés avec l'Angleterre, les députés ne sauraient passer cette session sans aborder la question de la fédération impériale.

Autres questions

D'autres questions, telles que la prohibition, l'amnistie des déserteurs, la loi des élections, seront à l'ordre du jour et soulèveront des débats passionnés. Tout annonce une session d'un certain intérêt.

L'adresse en réponse au discours du trône sera proposée demain par M. Whidden, et secondée par M. McIntosh. Une fois de plus la langue française sera méconnue. C'est peut-être pour amoindrir le mal qu'à la fin de la séance d'aujourd'hui, Sir George Foster a demandé, en français, que cette adresse soit proposée à la séance de demain. Les députés français ont su gré au ministre du Commerce de cette attention en ne lui ménageant pas les applaudissements.

* * *

Ottawa, 3. — M. Fielding, qui depuis le commencement de la session, a pris place aux côtés de M. D. D. Mackenzie, chef temporaire de l'Opposition, a, par d'habiles questions, fait sortir le premer ministre de ses gonds. M. Fielding a osé demander, sans rire, au premier ministre, en quelle mesure la non-ratification du traité de paix par le Parlement canadien affecterait les intérêts du Canada, de l'Empire Britannique et du monde entier. Le premier ministre a cru pouvoir s'échapper des griffes de M. Fielding en répondant que la seule conséquence que cet acte aurait serait simplement un changement de gouvernement. La réponse était déjà un aveu que la ratification du traité de paix par notre Parlement n'avait pas grande valeur. Mais M. Fielding voulait une autre réponse, et il réitéra sa question. La chute du gouvernement actuel et le changement du parti au pouvoir seraient une conséquence de trop pauvre valeur, pour un pays que l'on prétend lancé sur la haute mer de la politique internationale, dit M. Fielding, et la non-ratification devrait entraîner de plus graves conséquences. Sir Robert Borden assure que le roi et ses conseillers ont autorisé le Parlement canadien à étudier et surtout à ratifier le traité de paix. Si par hasard le Parlement canadien ne voulait pas donner son consentement au au traité de paix et au pacte de la Ligue des Nations le Canada se trouverait en désaccord avec l'Angleterre et le reste de l'Empire; ce serait un coup de tête qui mènerait ni plus ni moins qu'à la séparation d'avec l'Empire et à l'indépendance.

Le premier ministre avouait que le parlement canadien n'avait que peu d'autorité en cette affaire; mais M. Fielding voulait avoir une expression d'opinion plus précise sur les conséquences internationales de l'acte projeté de notre Parlement. "Le Canada resterait-il en guerre contre l'Allemagne, au cas où le Parlement canadien refuserait de ratifier le traité de paix?" demande M. Fielding. C'en est trop pour Sir Robert Borden qui, pâlissant et fronçant la moustache, s'écrie ingénument que la ratification du traité de paix par le Parlement canadien n'est pas une farce.

Le mot que tout le monde avait sur les lèvres depuis que le Parlement a été convoqué pour cette session spéciale était prononcé par le premier ministre lui-même. Craignant tellement que l'on traite de farce ce déploiement d'énergies stériles, et qu'en conséquence son prestige d'homme d'Etat et de diplomate en souffre ici même et parmi la gente cosmopolite qu'il a fréquentée dans les antichambres du Quai d'Orsay, Sir Robert Borden a imputé à M. Fielding des motifs que celui-ci pouvait très bien ne pas avoir. La question de M. Fielding était pertinente, comme elle le sera encore, tant que le premier ministre, qui s'est tiré le plus mal qu'il a pu d'une situation embarrassante, n'aura pas fait connaître à la Chambre ce qui, en fin de compte, surviendrait, au point de vue des intérêts du Canada, de l'Empire Britannique et du monde entier, si le parlement canadien refusait de ratifier le traité de paix.

La Ligue des Nations

Cette passe d'armes entre le premier ministre et M. Fielding et d'autres incidents survenus au cours de la séance ont laissé dans l'enceinte de la Chambre des odeurs de poudre. La discussion du traité de paix et du pacte de la Ligue des Nations sera assez acerbe. Les fruits de la participation et des lois qui en ont été la conséquence naturelle ont été trop amers pour que les députés de l'Opposition laissent passer, sans mot dire, certains articles du pacte de la Ligue engageant le Canada à assurer, par les armes, s'il le faut, l'intégrité territoriale de trente-deux nations.

M. Ernest Lapointe, en attirant sur cet article l'attention de la Chambre, a laissé prévoir qu'il serait l'objet d'une discussion sérieuse, comme il le fait actuellement au Sénat américain. M. MacLean, député unioniste de York-Sud, n'a pas caché son mécontentement de voir que le Canada voulait se mêler de régler les différends politiques et internationaux en Europe.

Les droits de la langue française

Il est pour le moins extraordinaire que deux copies françaises seulement du traité de paix soient disponibles pour plus de soixante députés de langue française. Pour avoir ces copies, le premier ministre a été obligé de se mettre en relations avec le gouvernement français qui n'a pu en envoyer plus de deux, s'imaginant probablement qu'au Canada, colonie anglaise, ces copies étaient demandées pour orner les rayons de la bibliothèque fédérale. M. Archambault a demandé que ces copies soient envoyées à l'Imprimerie du gouvernement pour qu'il en soit imprimé un nombre suffisant; et M. Cannon a ménacé le gouvernement de soulever une question d'ordre constitutionnel, si le premier ministre voulait absolument continuer la discussion sur le traité de paix, avant que chaque député de langue française ait eu en sa disposition une copie du traité de paix en français. Le premier ministre et tout le cabinet ont été obligés de plier, au mécontentement manifeste de la majorités des députés unionistes. De telles manifestations de la part des députés de langue française sont réconfortantes; ce n'est qu'en conservant cette attitude et en la répétant quand l'occasion s'en présentera, que le gouvernement et les députés de langue anglaise se convaincront qu'il existe, au Canada, une minorité qui a des droits parallèles à ceux de la majorité.

* * *

Ottawa, 4. — Malgré la présence du premier ministre et du chef de l'Opposition au nombre des orateurs de la séance d'aujourd'hui, la séance a été dénuée d'intérêt. Le débat sur l'adresse ne soulève que peu d'intérêt, et il est tout probable qu'il se terminera demain après-midi ou demain soir. Le débat sur le traité de paix et le pacte de la Ligue des Nations commencera lundi par un discours du chef de l'Opposition pour continuer sans interruption jusqu'à jeudi, le 11 septembre, date fixée pour la fin du débat. Quatre séances seront suffisantes pour permettre d'exprimer leurs vues aux députés qui voudront parler sur cette vaste question. Les problèmes internationaux ne sont point de ceux qui d'ordinaire attirent l'attention de nos représentants et il est tout naturel que peu de députés puissent les traiter avec l'autorité voulue et la science nécessaire.

Le chef de l'Opposition a repris le débat sur l'adresse, et son discours s'est borné à quelques remarques de détail sur l'administration du gouvernement unioniste. Il a exhalé ses plaintes dans ce langage imagé et pittoresque dont il a le secret. Son imagination est débordante et le fond de ses discours s'en ressent.

Sir Robert Borden

Le premier ministre, après les compliments d'usage au proposeur et au secondeur de l'adresse, et après avoir exprimé ses sentiments de respect envers le prince de Galles, dit qu'il ne lui faudra pas beaucoup de temps pour répondre à l'intéressant et amusant discours de l'orateur précédent.

Il donne d'abord quelques explications sur l'attitude du gouvernement en face du coût de la vie et répond aux reproches de lenteur faits par le chef de l'Opposition. Le gouvernement s'est mis dès la fin de la session dernière, en communication avec le juge Robson, de Winnipeg. Celui-ci ne pouvait accepter immédiatement le poste de président de ce tribunal de Commerce. C'est ce qui en a retardé la formation. Il valait mieux attendre quelques semaines et s'assurer les services des personnages les plus compétents. M. Robson et O'Connor ont les qualités, l'expérience et la compétence nécessaires pour mener à bonne fin la tâche dont ils sont chargés. Leurs travaux ont déjà été couronnés de succès. Un troisième membre a été nommé temporairement. Le premier ministre n'a pas dit si le troisième membre permanent serait, comme les convenances et la justice le demanderaient, un Canadien-français.

Le premier ministre rappelle tout ce qui a été fait par le ministère du Travail et celui de l'Agriculture pendant la guerre pour abaisser le coût de la vie. La hausse des nécessités de la vie est déjà en assemblage de conditions dont le remède n'est pas seulement entre les mains du parlement canadien. Il faudrait pour que le coût de la vie diminue une action combinée des gouvernements mondiaux. Une commission industrielle a été convoquée à Ottawa pour le 13 courant par le ministre du Travail. Le gouvernement attend le résultat de cette conférence pour élaborer une législation ouvrière. Dans ces matières il faut être prudent.

Le premier ministre avoue que Sir Henry Drayton n'a pas beaucoup d'expérience en matière de finance; mais il a toutes les qualités requises pour s'adapter à sa nouvelle position. L'hon. Fielding n'était pas non plus un financier expert, quand il fut nommé ministre des Finances. Cependant cet homme remplit à la satisfaction de tous le poste de ministre des Finances. Le premier ministre croit que le chef de l'Opposition a fait un peu trop d'imagination, dans ses remarques sur M. Nickle.

Sir Robert Borden conclut en demandant que tous les députés unissent leurs efforts dans les meilleurs intérêts du pays. La guerre a rendu mauvaise la situation financière du pays, mais les ressources du Canada sont immenses. Les membres de la Chambre peuvent avoir des aspirations politiques différentes, mais du choc des opinions jaillit la lumière.

Discours français

Après quelques critiques de M. Sinclair contre l'administration des chemins de fer par le gouvernement, MM. Mackie et D'Anjou parlent en français. Leurs idées sont différentes, car l'un est unioniste et l'autre libéral, aux tendances nationalistes.

M. Mackie, de père Ecossais et de mère canadienne-française, s'exprime en français avec aisance. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'il adresse la parole en français à la Chambre des Communes. Il parle de l'article dixième du pacte de la Ligue des Nations. Beaucoup se scandalisent de cet article; il est cependant né-

(A suivre en page 9)

PROPAGANDE!

Liste des brochures, tracts et volumes que l'on peut se procurer au Comité de Propagande LaVérendrye, St Boniface:

DE "L'ACTION FRANCAISE"

- "Almanach de la Langue Française": 1916 $ [illegible]
- "Almanach de la Langue Française": 1917 $ [illegible]
- "Almanach de la Langue Française": 1918 $ [illegible]
- "Almanach de la Langue Française": 1919 $ [illegible]
- "La Fierté": R. P. Louis Lalande, S.J. $ [illegible]
- "Pour l'Action Française": Abbé Lionel Groulx $ [illegible]
- "La Veillée des Berceaux": Edouard Montpetit $ [illegible]
- "Refrains de Chez Nous" $ [illegible]
- "La Langue Gardienne de la Foi": Henri Bourassa $ [illegible]
- "La Race Supérieure": R. P. L. Lalande, S.J. $ [illegible]
- "Si Dollard Revenait": Abbé Lionel Groulx $ [illegible]
- "La Valeur Economique du Français": Léon Lorrain $ [illegible]
- "Pour la Défense de nos Lois Françaises": A. Perrault $ [illegible]
- "La Déportation des Acadiens": Henri d'Arles $ [illegible]
- "La Naissance d'une Race": Abbé Lionel Groulx $ [illegible]
- "Les Rapaillages": Abbé Lionel Groulx $ [illegible]

DE LA L. R. F. A., ETATS-UNIS

- "Le Français dans nos Ecoles" $ [illegible]
- "La Langue Française et le Christianisme": Mgr Guertin $ [illegible]
- "La Reconstruction Sociale" $ [illegible]

DIVERS

- "Le Canada Apostolique": Henri Bourassa: Edition de luxe $ [illegible]
  - Edition populaire $ [illegible]
- "Contes Historiques" en images $ [illegible]
- "L'Instruction Obligatoire" $ .05
- "L'Ecole Obligatoire": Mgr L.-A. Paquet $ .05
- "Le Premier Patron du Canada": R. P. Lecompte, S.J. $ .05
- "Le Bon Journal": R. P. Marion, O.P. $ .05
- "Le Docteur Painchaud": C.-J. Magnan $ .05
- "Syndicats Nationaux ou Internationaux?": Henri Bourassa $ .10
- "L'Ecueil Démocratique": Mgr L.-A. Paquet $ .10
- "La Faillite de l'Autorité dans la Société et la Famille" $ .10
- "L'Eglise Catholique au Canada" $ .10
- "Les Choses qui s'en Vont": Fr. Gilles, O.F.M. $ .25
- "Notre Jeunesse": Guy Vanier $ .10

Ces brochures seront expédiées franc de port sur réception du montant requis.

Adressez vos commandes à:
COMITE DE PROPAGANDE
LaVERENDRYE,
33 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.

LA SESSION A OTTAWA

(Suite de la page 8)

cessaire au maintien de la paix mondiale. Le Canada s'est engagé par cet article; mais comme il a l'honneur d'appartenir à la Ligue des Nations, il doit en avoir les responsabilités.

M. D'Anjou félicite M. Mackie, député unioniste d'Edmonton, d'avoir parlé en français. Ce fait prouve que le gouvernement aurait pu choisir un proposeur ou un secondeur de l'adresse, se servant de la langue française. Le prince de Galles parle un excellent français et ce fait devrait servir de leçon et d'exemple aux députés des provinces anglaises. Le député de Rimouski s'étonne que le gouvernement ne se propose pas d'abroger la loi du service militaire et d'amnistier les déserteurs et les insoumis.

Le Dr Michael Steele a demandé l'ajournement du débat.

Mort de Mme N. Marsolais

Mme Veuve Nicaisse Marsolais, née Sophie Charland, est décédée samedi soir, le 23 août, à la résidence de son gendre, M. Albert Joly, 13 St-Pierre, après une maladie de quatre semaines, munie de tous les sacrements de notre Sainte Eglise, à l'âge de 78 ans et 6 mois.

La défunte laisse pour déplorer sa perte, quatre enfants: deux fils, le Dr J.-L. Marsolais, de Saint-Eustache, Man., et F.-B. Marsolais, marchand, de Cohoes, N. Y.; deux filles, Mme Alfred Brault, de Cohoes, N. Y., et Mme Albert Joly, de Joliette.

Mme Marsolais appartenait à la Congrégation des Dames de Sainte-Anne et était Dame de Charité.

La défunte habitait notre cité depuis au-delà de 30 ans, mère chrétienne, dévouée et charitable.

Les funérailles ont eu lieu à la cathédrale, mardi, le 26 août, au milieu d'une assistance nombreuse de parents et d'amis.

Le service a été chanté par M. l'abbé H. Ferland, assisté de MM. les abbés Filiatrault et Chevalier, comme diacre et sous-diacre.

Pendant le service divin, des messes ont été célébrées aux autels latéraux par MM. les chanoines Roch et Désy, les abbés Archambault et Garceau.

Etaient présents au choeur: MM. les abbés Froment, Ducharme, Brunelle et Vincent.

Le choeur de chant de la cathédrale a chanté avec succès la messe des morts harmonisée.

Nous présentons à la famille en pleurs, nos sympathiques condoléances.

L'Etoile du Nord, Joliette.

Le Pacifique Canadien et la tournée du Prince

Durant son séjour au Canada, à partir de St-Jean, N. B., où il débarqua sur notre sol pour la première fois, jusqu'à son retour à Montréal, le 27 octobre prochain, le prince de Galles aura voyagé en territoire canadien sur une distance de 9,933 milles. Quoique dans cet itinéraire compilé par les autorités du Pacifique Canadien, soit compris le voyage par eau de St-Jean à Halifax et de cette ville jusqu'à Québec, on a calculé qu'en chemins de fer seulement, notre hôte distingué couvrirait une distance totale de 8,111 milles, dont 6,670 milles ou près de 80% du trajet, sur les voies du Pacifique Canadien.

Comme on l'a déjà annoncé, c'est aussi au Pacifique Canadien qu'a échu l'honneur de fournir le train royal qui accomplira tout le voyage et à bord duquel le jeune prince a déjà établi ses quartiers-généraux pour le reste de son séjour ici. Afin de lui laisser un souvenir de sa mémorable tournée à travers le Dominion, le Département de Publicité de la grande organisation ferroviaire a fait préparer pour le prince, un superbe album renfermant des vues des endroits visités en cours de route, ainsi que des reproductions, en couleurs de peintures de paysages canadiens, exécutées par des artistes canadiens. Cet album, relié en cuir et imprimé sur le plus fin papier japonais qu'il a été possible de se procurer, a été exécuté à Montréal et est probablement le plus riche ouvrage encore sorti d'une maison d'imprimerie canadienne. Cent exemplaires seulement en ont été imprimés pour le prince et les membres de sa suite.

On a fait placer dans la bibliothèque du "Killarney", le wagon particulier du prince, toute une série d'ouvrages canadiens que celui-ci pourra consulter durant ses moments de loisirs. Un double de chacun de ces volumes sera plus tard présenté au prince pour sa bibliothèque privée en Angleterre.

Parmi les officiels du Pacifique Canadien qui accompagneront le prince, il faut nommer M. A.-B. Calder, du département des Voyageurs, qui représentera la compagnie durant tout le voyage aller et retour, et M. R.-G. Chamberlain, chef du département de la Sûreté, qui a été créé commissaire spécial de police pour tout le Dominion, durant la période du voyage. Deux photographes du C. P. R. sont encore attachés au personnel du convoi.

"Nous lisons dans l'*Union*, le journal canadien-français d'Edmonton, la note suivante:

Beaumont. — Les travaux à l'église commenceront dans le courant de la semaine.

M. le curé de Sainte-Lina, J.-B. Leduc, chantait la messe, dimanche dernier.

Egalement au presbytère, MM. Tremblay et Deniset, architectes et entrepreneurs, de Winnipeg. Plusieurs contrats importants attendent ces messieurs.

Leur réputation est faite depuis des années au Manitoba et dans la Saskatchewan, et nul doute qu'ils sauront donner la même satisfaction au groupe français et catholique de l'Alberta. Ces entrepreneurs ont ouvert une succursale à Edmonton le mois dernier.

La nef de l'église sera de 50x100 avec abside de 28x72, choeur de 26x34, sacristie de 21x34.

Le style est le roman simple avec corniches, pas de colonnes à l'intérieur. La nef contiendra 500 personnes assises, le jubé au-delà de 100, à part le choeur de chant.

Le clocher, dont la flèche unique en son genre, s'élèvera à 130 pieds dans les airs, est un modèle de proportion et d'élégance; il rayonnera dans les 20 milles aux alentours.

Enfin Beaumont aura son église, et si l'on juge d'après l'apparence des plans, elle figurera avec honneur à côté de n'importe quel temple déjà existant dans l'Ouest.

Gaufres tués dans les concours

Les rapports du concours de destruction de gaufres dans cette province, commencé le 1er avril et terminé le 24 mai, sous les auspices des cercles d'écoliers, nous apprennent qu'il s'est tué environ 150,000 gaufres. 21,000 de ceux-ci étaient des gaufres à poches. Le Ministère de l'agriculture a payé une prime de 2½ centins pour tous les gaufres qui n'appartenaient pas à l'espèce à poches et 25 centins pour tous les gaufres à poches.

Fait singulier il y a très peu de gens au Manitoba qui savent que les gaufres à poches sont nuisibles; ces animaux ne sortent que le soir et il est difficile de les attraper, à moins de se servir de pièges. Le nombre de ces rongeurs qui ont été pris, savoir, 21,000, est donc remarquable. Le nombre le plus considérable que l'on ait attrapé à une seule école a été à Winkler, où l'on a pris 1,609 gaufres à poches et 8,151 d'autres espèces. Les élèves d'une des écoles rurales du sud-ouest du Manitoba près de Pierson, ont attrapé plus de 3,000 gaufres. Plusieurs écoles à une chambre ont plus de 2,000 gaufres à leur crédit.

En général, les gaufres à poches étaient plus nombreux dans la vallée de la Rivière Rouge, tandis que les autres venaient principalement du sud-ouest du Manitoba.

Beaucoup de mères ont raison de bénir l'Exterminateur de Vers de Mother Graves, car il a guéri leurs petits et leur a rendu la santé.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis, en Europe ou tout autre pays, feraient bien de s'adresser à M. M.-E. Sabourin, agent de voyages, 60 avenue Provencher, Saint-Boniface, où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

GEORGE DORVAL PIANISTE, gradué du "New England Conservatory" de Boston, Organiste à la cathédrale. Résidence: 48 rue Dumoulin, Sainte-Boniface. Téléphone Main 2022.

A VENDRE.—A La Broquerie: près de la gare et du village une demie section, en deux morceaux, 112 et 160 acres. Maison et dépendances. Conditions de paiement faciles. S'adresser à **M. Hormidas Granger, Saint Brieux, Sask.**

Bon forgeron demandé.—Paroisse canadienne-française, église, couvent. Boutique de forge avec outillage à vendre ainsi qu'une bonne résidence. Le tout: $1250. Partie comptant, balance: termes faciles. Excellente place pour Canadien-français qui veut vivre au milieu des siens. S'adresser à **H. R. Lajoie, casier postal, 112, Dunrea, Man.**

Canadiens Français.—A vendre: bonnes fermes, tout près du village de Dunrea. Paroisse canadienne-française, église catholique, couvent et bonne école. Termes faciles. Pour plus de renseignements s'adresser à **H. R. Lajoie, casier postal, 112, Dunrea, Man.**

ON DEMANDE une institutrice pour l'école St Avila (école Champagne) St-Norbert, Man. S'adresser à **Joseph Bohémier, secrétaire-trésorier.**

SERVANTE GENERALE demandée. Bons gages. S'adresser à **M. de la Giclais, 603 Gertrude, Winnipeg.**

SERVANTE GENERALE demandée. S'adresser au docteur Laurendeau, coin des rues Hamel et Ritchot, St-Boniface.

ON DEMANDE couturières pour machine à coudre Singer et finisseuses. S'adresser à **256 rue Logan, téléphone Garry 3084.**

CHANT. M. L. S. H..., ténor, autrefois de New-York, soliste à la cathédrale de Saint-Boniface, prend des engagements pour concerts, recitals, et donne des leçons de chant. Studio: **126 rue Aulneau, Saint-Boniface. Tél. Main 5278.**

Si vous voulez un auto pour passagers, s'adresser à **Geo. Beaulieu, 504 rue Des Meurons, téléphone Main 2494, St-Boniface.**

Studio de photographe à vendre. Dans un des plus beaux centres français du Manitoba. Pas de compétiteur. Territoire pratiquement illimité. Le surcroît de travail oblige à vendre. S'adresser à **F. E. Vaillancourt, Ste-Rose-du-Lac, Manitoba.**

Proprietes a vendre. Quatre maisons situées sur la rue La Verendrye. Prix très modérés et très accommodants. S'adresser à **Mme J. B. Joyal, 176 La Vérendrye, St-Boniface.**

Mme F. Deniset demande une servante générale. Très bons gages pour une fille sérieuse. S'adresser **139 avenue Provencher, Saint-Boniface, ou téléphone Main 993.**

Occasion. — Tracteur Huber, 12-25 avec trois versants Cockshutt. Trois autres versants. N'a labouré que 50 acres. Je le vends parce que j'ai vendu ma terre. S'adresser **casier 72 Saint-Boniface.**

Perdue.—Sacoche en soie noire perlée, contenant un chapelet d'opales monté en or. Prière de rapporter au **No 115 La Vérendrye, St-Boniface.**

On demande une bonne pour ouvrage général de maison. S'adresser à Mme **James Prendergast, 85 Notre-Dame, St-Boniface.**

On demande bonne jeune fille pour prendre soin des enfants. Bon salaire. S'adresser **Mme J. P. Tremblay, 177 Provencher, St-Boniface.**

Ouvriers Demandes.—Des opératrices d'expérience pour moulins à coudre à moteur. Bon salaire. Emploi permanent. 44 heures par semaine. S'adresser à **Ladies' Garment Limited, 404 Edifice Donalda, rue Donald.**

A VENDRE.—Maison moderne, située sur la rue Aulneau, entre les rues Hamel et Cathédrale. Conditions faciles. S'adresser au **No 485, rue Langevin. Tél. Main 9286.**

Dans un ménage bien organisé, il ne doit y avoir, vraiment, d'autres batteries que celles de la cuisine.

ASSOCIATION D'EDUCATION

Tournoi de tennis. — Finales dimanche prochain.

Tournoi de Tennis

La mauvaise température a forcément retardé les finales du Tournoi annuel de Tennis de l'Association d'Education à dimanche, le 11 septembre prochain.

Le public se rappellera sans doute les noms de Bennett et Holmes et de Love et Verley, les experts de Winnipeg qui se sont livrés un duel si acharné à Saint-Boniface il y a deux ans. Il est à noter que Roy et Lacerte, dans le récent tournoi de Winnipeg pour le championnat de l'Ouest Canadien, n'ont été défaits que par Bennett et Holmes, tandis que Raymond et Prendergast n'ont été éliminés du même tournoi qu'après une lutte ardue contre Brain et Jayne, les artistes de Minneapolis, qui subséquemment ont battu Bennett et Holmes et gagné le championnat de l'Ouest.

Raymond et Prendergast rencontreront Roy et Lacerte dans les finales en double pour la Coupe Dubuc, dimanche prochain. Ce sera sûrement une attraction comme on en a rarement vu à Saint-Boniface et qui devrait attirer une très grande foule. On a constitué une assistance idéale pour les joueurs de Winnipeg dans le passé, pourquoi ne pas faire de même pour les nôtres, dimanche prochain.

Les joutes commenceront à 2 h. 30 p.m. Le thé sera servi sur le terrain.

Quatre générations

Edmond Brien, dit Desrochers, décédé à Montréal le 3 août dernier, à l'âge de 78 ans, père de M. A.-B. Desrochers, de



la paroisse du Sacré-Coeur de Winnipeg, âgé de 51 ans. Mme Emile Morin, fille de M. A.-B. Desrochers, de Beauchamp, Sask., âgée de 23 ans, et Malvina, sa fille, âgée de 6 ans.

SACRE-COEUR

Mme J.-A. Dostert et Mlle Annette Dostert sont revenues, la semaine dernière, d'une promenade de deux mois dans l'est.

* * *

Mme A.-E. Moissan, accompagnée de ses deux fils, Hector et Georges-Etienne, est revenue d'une promenade de plusieurs semaines dans la province de Québec.

* * *

Dimanche prochain, le 21 courant, à 3 heures p.m., aura lieu, dans la salle ordinaire, l'assemblée générale de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg, pour faire le rapport complet du pique-nique et discuter une question très importante. Tous les membres de la société et autres Canadiens-français, sont priés d'y assister.

* * *

Dimanche soir dernier avait lieu, sous la direction du R. P. Normandin, O.M.I., curé, une assemblée des dames, et des jeunes filles de la paroisse, pour discuter et faire les préparations pour un bazar ou une tombola.

SAINT-BONIFACE

M. et Mme Ernest Gagnon, Mlle G. Bertrand et M. Chabot sont de retour d'un voyage en automobile à Saint-Paul et ...

* * *

L'ouverture du Juniorat a eu lieu jeudi dernier.

* * *

M. l'abbé Bernier, chancelier du diocèse d'Edmonton, est en visite chez sa mère, Mme T.-A. Bernier, avenue Provencher.

* * *

Il a été, en août, accordé des permis de construction pour la somme de $144,020, soit $16,370 de plus qu'en août 1918.

* * *

M. E. Sabourin, de l'agence Cusson, est en voyage à Minneapolis. On chuchotte dans les milieux bien renseignés qu'il n'en reviendra pas seul.

* * *

M. l'abbé L. Primeau est parti pour un voyage de quelques semaines dans l'est.

* * *

Le R. P. Bourque, S.J., recteur du Collège de Saint-Boniface, est actuellement dans l'est.

* * *

M. et Mme Ovide Bellavance, de Saint-Boniface, sont partis la semaine dernière pour un voyage dans la province de Québec et les Etats-Unis.

* * *

NOUVEAU CHIRURGIEN

La population française du Manitoba aura bientôt à sa disposition un autre chirurgien en la personne du docteur Raoul Taché, d'Ottawa. Le docteur Taché est un ancien élève des Jésuites; il fréquenta le collège de Saint-Boniface jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

Le docteur Taché a servi quatre ans en Europe et a fait un stage aux principaux hôpitaux de New-York.

Mme Taché est déjà arrivée à Saint-Boniface. Le Dr Taché y sera bientôt.

"Dans dix ans la prochaine guerre; gare à la Suisse", disent les Allemands

Le correspondant du *Démocrate*, de Délémont, à la suite d'une tournée faite dans toute l'Allemagne du Sud, du lac de Constance au Rhin, et de la frontière suisse à Munich, rend compte des impressions qu'il a recueillies au cours de conversations avec des personnes appartenant à toutes les classes de la population. Il n'est pas douteux pour lui que l'esprit de revanche règne partout.

"Aujourd'hui, disent les Allemands, nous sommes obligés de courber la tête devant les Etats étrangers et de supporter un régime honteux; mais un temps viendra, dans peu d'années, où nous rétablirons nos monarques qui nous conduiront à la victoire contre les alliés."

Le correspondant ajoute:

"Beaucoup de ces Allemands fixent même à dix ans le moment prévu pour une nouvelle guerre mondiale. Alors, disent-ils, l'invasion ne se produira pas par la Belgique ou par le Rhin, trop fortement gardés, mais par la seule porte ouverte: la Suisse."

De nombreux citoyens suisses résidant dans l'Allemagne méridionale confirment ces déclarations. Et le correspondant conclut:

"La Suisse, même lorsqu'elle fera partie de la Ligue des nations, doit garder son armée intacte."

REMPLISSAGE

La parole a été donnée à l'homme, mais c'est la femme qui l'a prise.

* * *

La femme de Socrate, voyant que son mari n'était point ému de ses cris, lui jeta un pot d'eau sur la tête: "Je me doutais bien", dit Socrate, "qu'il pleuvait après avoir tant tonné."